

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13<sup>ME</sup> ANNÉE, No 643.—SAMEDI, 29 AOUT 1896

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



RETOUR DE LA CUEILLETTE DES FLEURS

## LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL. 29 AOUT 1896

## SOMMAIRE

TEXTE.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—La rivière d'Enghien, par Benjamin Sulte.—La femme prévoyante.—Poésie : Don d'une rose, par Raymond Février.—Prenez garde, par Docteur X.—Tout meurt ici-bas, par Violette.—Poésie : Déception, par J.-W. Poitras.—Nouvelle canadienne : Chargé, par Régis Roy.—Conseils aux jeunes filles, par Jeanne de Montanay.—Le vieillard, par Hallo.—Poésie : Elle, par H. Demers.—La logique des femmes, par Emile Boucher.—Petite poste en famille.—Anniversaire, par Lisette.—Le club de base ball.—La clef des songes.—Récréations en famille (avec gravures).—Renseignements divers.—Choses et autres.—Le jeu de dames—Feuilleton : En détresse.

GRAVURES.—Retour de la cueillette des fleurs.—Couronnes des souverains de l'univers.—A travers le Canada : Le quai du Lac Mégantic ; La pointe Gendreau à la Baie des Pères ; L'île au Héron ; Lac Bouchette ; Eglise du Sacré-Coeur, de Montréal ; Village et montagne de St-Hilaire ; Le monument des pompiers ; Vue de la chute aux Iroquois ; Chemin de Lachine en face du lac Saint-Louis ; Ferme de la Butte-au-Vent, à Varennes ; Le roc percé, en Gaspésie ; L'église d'Yamachiche.—Portraits des membres du club de base-ball le National.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRE réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRE, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## A BATONS ROMPUS

Quoique tous les journaux aient donné le compte-rendu de l'ouverture des Chambres, nous avons cru, nous aussi, devoir entreprendre cette agréable besogne, car les journaux quotidiens, une fois lus, sont généralement déchirés, employés à de vils usages, ce qui a fait dire au populaire, sur un air connu :

" Il faut avoir du papier dans ses poches, On ne sait pas ce que peut arriver." etc.

Donc, à l'opposé de ses confrères, LE MONDE ILLUSTRE, qui est gardé, relié, choyé dans les bibliothèques et dans les familles, a cru qu'il était de son devoir de consacrer quelques lignes à une journée qui fera époque dans l'histoire du Canada, ce qui permettra à la génération future, dans ses lectures de longues soirées d'hiver, de s'écrier avec enthousiasme, tout comme le fait la génération actuelle, en parlant de 1837-38 : " Les lauriers de la Victoire ont couronné le Canada le 23 juin et le 19 août 1896 ! "

Donc, les Chambres viennent d'ouvrir leurs portes à deux battants. Et, n'en déplaise à quelques-uns,

tout le public d'y entrer avec des vœux plein le cœur et des applaudissements plein les mains. Les mécontents, les déconfits, les hargneux ont trouvé que cela a manqué de décorum. C'est possible pour les esprits étroits et louches, mais pour les gens honnêtes et bien pensants, la simplicité de l'honnêteté est le vrai décorum du vrai patriotisme. Or, ce patriotisme a reçu son baptême le 23 juin et sa consécration le 19 août 1896.

Ces manifestations du peuple sont bien plus touchantes, parce qu'elles sont vraies, que toutes les manifestations royales faites sur commande et tout ce qui se passe ici depuis deux mois nous a rappelé l'acclamation faite à Gambetta, sur le balcon de la Bourse, le 4 septembre 1870, par tout le peuple parisien, c'est-à-dire par la France entière, et plus tard l'acclamation faite par tous les députés français, Gambetta en tête, montrant d'un geste homérique Thiers, pâle et ému, s'écriant d'une voix olympienne :

—Le libérateur, le voilà !...

Voilà pourquoi tous les grands hommes d'Etat, à l'opposé des rois qui rient quand le peuple les applaudit, deviennent tremblants, pâles et nerveux quand ils sont consacrés. Seuls, les saltimbanques supportent cela froidement.

Alors les éventails, les mouchoirs, les mains s'agitent en signe d'applaudissements et, dans cette frénésie, ce tumulte des cœurs, le vainqueur, comme après un duel, tend la main au vaincu, et la lutte va recommencer, noble, fière, honnête, patriotique.

Puisque je parle de l'ouverture des Chambres, messieurs les députés, autrement dit messieurs les législateurs, voudront bien me permettre de leur soumettre respectueusement, dans l'intérêt public, les deux faits suivants, convaincu que je suis qu'ils y trouveront remède.

Depuis quelques mois, deux individus sont morts à la suite de coups ayant occasionné fracture du crâne, et, après enquête du coroner et expertise médico-légale, la docte Faculté fait un rapport qui détermine le jury à rapporter le verdict suivant : " Mort de causes naturelles." Comme il nous semble qu'il y a là une lacune, nous avons cru devoir la signaler.

Dans ces temps de chaleur sénégalienne, où les coups de soleil jouent avec nos existences comme un enfant avec une pelotte, nous croyons devoir prévenir le public que l'insolation se produit moins par la tête que par l'épine dorsale, ce grand sympathique du cerveau. Aussi, dans les pays torrides, porte-t-on non seulement le couvre-nuque, mais un protecteur de l'épine dorsale. C'est une lanière de liège, de crin ou de cuir, cousue au centre du vêtement et protégeant l'épine dorsale.

Voilà pourquoi je n'ai jamais compris l'abolition du parasol.

Les Espagnols et les Arabes le savent si bien, qu'ils portent des vêtements de laine en été comme en hiver, prétendant que ce qui préserve du froid préserve du chaud. On sue, mais on ne meurt pas grillé ou rôti par le soleil.

En outre, une excellente recette pour les gens appelés à faire de longs discours, ce qui dessèche toujours la gorge—et je la recommande à nos représentants qui vont être à l'étuve—c'est d'avoir une boîte de pastilles Tavernier et d'en sucer une de temps en temps.

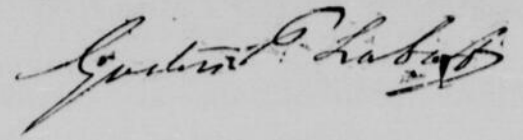
Ceci est moins une réclame que le plaisir de leur entendre dire des choses... sucrées.

Dans une de ses chroniques du lundi, François, de *La Patrie*, fait un calembourg au sujet du projet " d'association mutuelle des journalistes," elle écrit : " Restez, Satan, là-bas, là-bas ! "

Ce là-bas, s'adressant à moi, j'en ai beaucoup ri, mais François me permettra de lui dire ceci :

—Oh ! mademoiselle, le calembour que Hugo ap-

pelle la fiente de l'esprit est déjà bien laid chez un homme. Chez une femme, c'est hideux. Laissez donc cette infirmité aux gens du sexe fort et laid. Pour vous, continuez à charmer nos esprits en trempant votre plume entre deux pétales de rose, et n'obligez pas le public à dire que François calembourique.



## LA RIVIÈRE D'ENGHIEN

A propos de la fondation des Trois-Rivières, bien des lecteurs sont sous l'impression que le premier poste établi en ce lieu le fut sur l'une des îles de l'embouchure du Saint-Maurice. Cette erreur provient de ce que, il y a soixante-et-quinze ou quatre-vingts ans, quelqu'un écrivit la phrase suivante, qui a souvent été remise en circulation depuis : " En 1617, le Frère Pacifique Duplessis enseignait les Sauvages sur les îles du Saint-Maurice."

Je ne crois pas que la chose eut lieu sur les îles ; en tous cas, ceci n'a rien à faire avec la construction du fort—et nous avons appris à connaître, au cours du dernier demi-siècle, toutes les circonstances de cette fondation.

Elle a été guidée par la nature du sol. On fit choix du meilleur des trois ou quatre sites où les sauvages avaient des bourgades, des campements plus ou moins sédentaires.

Pachirini, le chef algonquin qui occupait le boulevard Turcotte, aujourd'hui ainsi nommé, n'était pas établi sur les îles du Saint-Maurice.

Capitaneau, grand chef algonquin, demandant à Champlain, en 1633, de bâtir une maison française, indiqua pour cet objet le Platon situé à trois cents pieds du camp de Pachirini sur la Table. C'est là que le premier et unique fort des Trois-Rivières fut construit. Les Français se bornèrent à adopter le site le plus commode qui était en même temps celui de la traite, lorsqu'il fut question de se fixer comme colons dans le voisinage des trois rivières.

De 1535 à 1634, les Français fréquentaient ce lieu avant que de s'y arrêter à demeure. La Table était la résidence des Algonquins, proches parents de ceux de l'Ottawa ; on y voyait aussi quelques Montagnais du Saguenay et, rarement, sinon jamais, les Têtes-de-Boule du haut du Saint-Maurice, peuple timide à l'excès, qui ne se mêlait point aux bandes de chasseurs ni aux partis de guerre allant et venant sur les bords du grand fleuve, au caprice des événements.

Je ne vous ennuierais pas en énumérant les localités qui portent le nom de Trois-Rivières dans le monde entier. Il suffit de dire qu'il y a, partout sur le globe terrestre, des Trifluviens qui rencontrent le nom de leur lieu d'origine en vingt langues différentes. Fort heureusement, les Trifluviens parlent toutes les langues.

Ceux qui écrivent sans avoir étudié, procèdent par suppositions. Ainsi on veut que le nom de Trois-Rivières ait été donné au fort situé près du Saint-Maurice en raison de son accès commode pour y rencontrer les Sauvages qui faisaient la traite par les rivières de Fouez, Bécancour et Nicolet. Alors la traite de ces trois rivières aurait dû exister dès le temps de Champlain et de Pontgravé, ce qui est impossible puisqu'il n'y avait pas de Sauvages au sud du fleuve.

Un trait assez curieux que je rencontre dans les *Relations des Jésuites* indique une tentative faite pour donner à la rivière des Trois-Rivières un grand nom historique. Voici comment :

C'est le 4 juillet 1634 que La Violette abattit les premiers arbres pour former la palissade de cette " maison française " demandée, l'année précédente, par le chef Capitaneau, mais ce brave sauvage ne se trouvait pas aux Trois-Rivières, étant éloigné vers le sud, avec presque tous ses gens, lorsque La Violette arriva.

Les indigènes qui restaient aux environs de la Table

étaient des Algonquins et surtout des Montagnais, la plupart atteints du "mal-de-terre," espèce de scorbut considéré dans le temps comme incurable. Vers la fin de juillet, Champlain visita les travaux du fort ; en ce moment on apportait le cadavre de Capitanal, qui venait de mourir en priant qu'on l'inhumât près des Français. Champlain fit mettre une petite clôture autour de son tombeau pour le rendre remarquable.

Dans les premiers jours de septembre, les Pères Paul Le Jeune et Jacques Buteux arrivaient de Québec dans l'intention de passer l'automne et l'hiver à Trois-Rivières.

L'année suivante, le Père Le Jeune écrivait, parlant de la perte de Capitanal : " Si nous (les Pères Le Jeune et Buteux) eussions été pour lors aux Trois-Rivières, je ne doute point qu'il ne fût mort chrétien. J'ai un grand regret de la mort de cet homme, car il avait témoigné en plein Conseil que son dessein était d'arrêter ceux de sa nation auprès du fort de la rivière d'Anguien ; il m'en avait donné parole en particulier."

Ceci révèle un nouveau nom imposé à notre rivière. Lorsque le Père Le Jeune traçait ces lignes destinées à être lues en France, il venait de recevoir une lettre du duc d'Enghien (plus tard le grand Condé) qui promettait de se rendre utile à la colonie dès que son âge le mettrait en état d'agir, car, né en 1621, il ne dépassait pas alors quatorze ans, mais donnait déjà des preuves de haute intelligence. Son père avait été vice-roi de la Nouvelle-France.

Un protecteur de sang royal était bien ce que le zélé missionnaire pouvait rêver de plus favorable au Canada et ce n'était point de sa part une maladresse que de rattacher cette puissante famille à nos intérêts en baptisant d'après elle l'une de nos principales rivières. Un tel projet me paraît manifeste dans les quelques lignes citées plus haut. Le Père Le Jeune, très bien en cour, homme de mérite, actif, dévoué à la colonie, pouvait être pour celle-ci une précieuse ressource au début de ses établissements.

En ce qui regarde le nom d'Enghien le projet de l'appliquer au Saint-Maurice n'eut pas de suite.

Mais si vous doutez de quelle rivière parle le Père Le Jeune il suffit de se rappeler que Capitanal était chef des Trois-Rivières et que le texte mentionne " le fort de la rivière d'Anguien " comme lieu d'habitation de ce Sauvage. Il n'y avait qu'un autre fort dans toute la contrée du Canada : celui de Québec, car on ne saurait tenir compte, en 1635, du poste de Sainte-Croix construit (1633) sur une île des rapides du Richelieu, près Deschambault, et, presque aussitôt abandonné.

L'enthousiasme qui régna dans certaines localités de la France pour les missions du Canada, depuis 1633 à 1640 à peu près, ne produisit qu'un feu de paille. Le prince de Condé fit comme les autres : il oublia ses promesses au Père Le Jeune, se mit dans les affaires de l'Europe, gagna la bataille de Rocroi, se mêla de politique, emporta des villes, devint rebelle et resta avec un nom immense... lequel ne se retrouve plus en Canada.

*Benjamin Sulte*

## LA FEMME PRÉVOYANTE

Une femme prévoyante voit dans l'avenir. Elle calcule et elle combine. Elle sait apprécier ce qu'il faut pour le présent et ce qui est nécessaire à l'avenir. Elle règle ses dépenses d'après ses bonnes prévisions, et elle ne manque jamais de mettre une obole de côté, pour les jours désastreux et malheureux qui peuvent arriver dans la suite. Une femme imprévoyante n'agit pas ainsi ; elle ne sait ni calculer ni combiner avantageusement, et, au jour de malheur ou de revers, elle est prise à l'improviste et au dépourvu. Elle est malheureuse par sa faute, car elle a renversé sa maison.

## DON D'UNE ROSE

La pluie avait cessé. Charlotte blonde et rose, Leste comme un oiseau, descendit au jardin. Sur l'herbe scintillante un rosier du Jourdain Étala la splendeur de sa parure éclose.

Près du royal arbuste elle fit une pause, Abandonnant son front au baiser du matin. Elle aspira l'odeur embaumée et soudain Ses doigts légèrement cueillirent une rose

Elle la lui donna. Des gouttes d'eau perlaient Du calice vermeil et sur sa main roulaient. Puis elle dit, ouvrant ses lèvres purpurines :

" Vois, cette rose est belle entre toutes les fleurs ; Accepte-la sans crainte : elle n'a point d'épines, Mais dans sa frêle coupe elle a gardé des pleurs."

RAYMOND FÉVRIER.

## PRENEZ GARDE !

On voit chaque matin, dans les rues de notre bonne ville de Montréal, un grand nombre de jeunes filles qui se rendent à leur besogne journalière.

Parties de chez elles au dernier moment, même un peu trop tard, elles pressent le pas le plus qu'elles peuvent. Cette course forcée, loin d'être pour elles un exercice salutaire, devient une véritable corvée. Beaucoup parmi elles portent sur leur figure pâle les premiers signes de l'anémie ; quelques-unes ont remplacé les fraîches couleurs de la jeunesse et de la santé par un badigeonnage de mauvais goût. On ne songe pas assez qu'une fille qui se crépit vieillit plus vite que les autres et donne d'elle une bien mauvaise opinion.

J'exerce ma profession depuis bientôt quarante ans et j'ai constaté que la plupart des maladies qui affligent l'humanité sont... voulues. Bien souvent, quand une jeune fille meurt d'une maladie de poitrine, on peut dire qu'elle s'est suicidée.

Entre les imprudences qui se commettent chaque jour et un coup de revolver ou une dose de poison, il n'y a que la différence du temps. A mes yeux, celle qui détruit volontairement sa santé est aussi coupable que celle qui en finit brusquement avec l'existence. Elle peut même l'être davantage, car, tout en se faisant tort à elle-même, elle est bien souvent pour d'autres une cause de scandale et de désordres.

Expliquons-nous.

Prenez pour sujet de notre étude une demoiselle de dix-sept ou dix-huit ans, d'une constitution robuste, née de parents qui ne lui ont légué aucune prédisposition à ces nombreuses maladies qui déciment les populations des grandes villes. Elle travaille dans un atelier où la besogne n'est ni insalubre ni trop fatigante. La place où elle se tient habituellement est vaste, bien aérée, convenablement chauffée en hiver. Ses parents la nourrissent bien et la traite avec douceur. Elle se trouve donc dans les conditions voulues pour devenir une belle et forte femme et vivre longtemps.

Cependant nous la voyons pâlir ; par moment, elle a une toux sèche ; elle se plaint sans pouvoir dire au juste où se trouve le siège du mal.

Parfois l'appétit lui manque ; elle a des maux de tête et des vertiges. Une autre fois, ce sont des crampes d'estomac ou une grande lassitude dans tous les membres.

Sa bonne mère est inquiète et se demande à quoi elle pourrait bien attribuer ce dépérissement rapide qui menace de lui enlever à bref délai son enfant bien-aimée.

Vous ne le savez pas, pauvre mère ? Je vais vous le dire en peu de mots.

Vous connaissez le vieux proverbe, n'est-ce pas ? " Un temps pour chaque chose et chaque chose en son temps."

Eh bien, ma bonne maman, votre fille est souffrante, elle marche à grands pas vers l'anémie et la consommation, parce qu'elle ne dort pas lorsque c'est le temps de dormir et qu'elle dort mal.

Le soir, en revenant de son ouvrage, passablement fatiguée, elle se donne à peine le temps de prendre

son repas. Puis, bien vite, elle monte à sa chambre, pour faire sa toilette qui a été négligée le matin.

C'est le monde renversé.

Sa toilette finie, elle reçoit ses visites ou elle va veiller chez une amie... jusqu'à une heure très-avancée. Je ne parlerai pas des dangers moraux d'une telle vie ; c'est votre affaire cela, et vous en rendrez compte à Dieu si, par votre faute, l'enfant que vous prétendez aimer si sincèrement, tourne mal. Mais, comme médecin, je ne vous dirai que ces seuls mots :

Votre fille se tue !

La nuit est faite pour dormir ; l'obscurité elle-même nous invite au sommeil. Et il ne suffit pas de prendre un court repos : on doit dormir au moins pendant sept heures bien comptées, et bien dormir, à poings fermés. De dix heures du soir, au plus tard, à cinq heures du matin.

Mais non ! Mademoiselle fait la moue quand ses bons parents lui disent d'aller se coucher ; elle ira plus tard, elle n'est plus une enfant, elle sait bien ce qu'elle doit faire ! Enfin, lorsque la fatigue la force à céder, elle gagne son lit, souvent avec un peu de fièvre. Son sommeil est agité et elle ne commence à bien se reposer qu'au moment où sa mère l'appelle pour le déjeuner et la besogne quotidienne.

Oh ! qu'elle serait contente si elle pouvait dormir encore quelques minutes. Mais non ! elle doit se lever, et brusquement encore, sans cela elle perdrait sa place et les ressources qu'elle lui procure.

Car, de l'argent qu'elle gagne, elle peut consacrer une grande partie à sa toilette, et ceci est chose sacrée !

Elle se lève donc, frissonnante, mal à l'aise, à moitié éveillée ; elle s'habille à la hâte, mange encore plus vite, se plaque un peu de rouge sur la figure si elle se trouve trop défaite, puis en route !...

Oui, pauvre enfant, en route pour le cimetière, au grand galop.

—Ceci, me dira-t-on, est l'exception.

C'est justement à cette exception que que je m'adresse.

Soyons donc raisonnables ! Au point de vue matériel, il n'y a pas de plus grand trésor que la santé. Ne gaspillons pas ce bien précieux.

Jeunes filles, vous qui avez la santé, la fraîcheur, ces belles couleurs dont vos chers parents sont si fiers, ne vous rendez pas volontairement faibles, laides et malades. Profitez de votre " bon temps ; " riez, chantez, soyez gaies, un peu folles même, sans cependant oublier vos devoirs de chrétiennes. Travaillez, promenez-vous ; dormez quand c'est l'heure de dormir, ménagez vos forces, songez à l'avenir.—DOCTEUR X.

## TOUT MEURT ICI-BAS !!!

Tout passe et meurt, les années succèdent aux années, les semaines et les mois, aux mois et aux semaines, pour se précipiter dans le gouffre, en nous laissant désenchantés et meurtris. Tout passe comme l'ombre et comme le coursier qui s'élançe, tout passe comme l'oiseau qui vole dans les airs, tout fuit comme la flèche lancée vers son but. Qu'est-ce que la beauté sitôt fanée ? la richesse si aisément perdue, les honneurs si vite évaporés, la force si promptement abattue—j'ai vu ce matin la rose sur mon passage, étalant son vert feuillage et sa corolle empourprée, mais à mon retour elle aussi avait perdu tous les charmes, un vent impétueux lui avait ravi cette corolle à peine éclose. Ainsi nous ne sommes pas plutôt nés que nous avons cessé d'être, nous disputons notre pauvre existence à l'air que nous respirons, aux éléments qui nous furent donnés pour nous servir. Pourquoi donc faire d'un tel état le but suprême de nos pensées et de nos désirs, lorsqu'une vie immortelle nous est promise ailleurs, à la condition de la conquérir par le détachement de celle-ci, c'est bien ce qu'a dit de nos jours un illustre écrivain. La tristesse est au fond des joies de l'homme ; la nature attache une douleur à tous ses plaisirs ; et quand elle ne nous peut refuser le bonheur, par un dernier artifice elle y mêle la crainte de le perdre. Hélas ! il faut donc tous subir la mort, cette loi de notre malheureuse condition ici-bas.

VIOLETTE.

## DÉCEPTION

A Mademoiselle X...

*Je suis seul, et je songe aux es soirs effacés,  
Aux jours, où dans ton cœur, j'ai cru que ma pauvre  
Pouvait faire vibrer un rayon de sa flamme, [âme  
Les doux rêves d'amour qu'elle avait caressés.*

*Je songe à l'avenir au bonheur sans mélange,  
Que j'avais entrevus à travers les regards ;  
Je songe aux mille soins, aux empressants regards  
Que je voulais un jour te prodiguer, mon ange !*

*Dire que tout cela n'était qu'illusions !...  
Après l'avoir connue, après l'avoir aimée,  
A mes épanchements ton âme s'est fermée,  
Et je poursuis depuis mes chastes visions.*

*Pourtant, que t'ai-je fait ? Était-ce donc un crime  
De t'aimer tendrement ! Était-ce l'offenser ?  
Je le sais, je n'avais qu'à l'offrir mon penser,  
Qu'à l'offrir mon amour dans son élan sublime...*

*Il est vrai que l'amour ne se commande pas.  
Que l'on peut bien aimer, sans aucunement l'être ;  
Mais c'est ingratitude, et c'est cruel peut-être  
De dédaigner les fleurs qu'on jette sur les pas.*

*Et ces fleurs, tu le sais, aimable fille d'Ève,  
N'étaient point de ces fleurs qui naissent pour un jour ;  
Elle prirent racine au souffle de l'amour  
Et ce souffle immortel a parfumé mon rêve.*

*Rêve béni, rêve divin, rêve inspiré du ciel,  
Ouvre ton aile, et va souffler à son oreille  
Ce que je souffre hélas ! même quand je sommeille.  
D'avoir perdu la coupe où je buvais le miel.*

*J. M. Poirier*

Montréal, 13 Aout, 1896



## CHARGÉ

Pour un couple heureux, celui de Jean Bécharde et sa femme (née Alice Lamirande), était bien un couple heureux dans toute l'acception du mot, et vous serez certainement de notre opinion quand nous vous aurons dit que ces deux personnages ne connaissaient encore que l'âge tendre où le dieu de l'amour fait voir tout en rose, où la vie à deux est si charmante à son aurore. C'est comme un lever de soleil radieux dans un ciel pur ; il nous semble que tout le jour sera beau et que d'autres semblables renaîtront sans cesse. Nous ne songeons pas alors aux temps orageux, aux journées sombres.

Il y avait à peine un an que M. Bécharde et Mlle Lamirande s'étaient juré, au pied des saints autels, *Lui* : amour, fidélité, protection ; *Elle* : les mêmes vœux, à l'exception du dernier qui, de protection, devenait soumission. Cette année avait été pour eux marquée au sceau du bonheur et d'une félicité inoubliables.

Physiquement et moralement, ces deux jeunes gens étaient bien faits pour s'aimer.

Il aurait pu servir de modèle pour un Apollon : grand, brun, les cheveux bouclés. Bon, affable, modeste et brave, d'une bravoure qui crée les héros.

Elle avait un teint chaud de blonde canadienne ; svelte, un peu grassouillette ; deux yeux bleus tendre qui faisaient rêver à l'azur limpide du ciel ; des lèvres provocantes, rouges comme une belle cerise, découvrant dans le sourire deux rangées de perles.

Et cette agréable personne possédait la douceur, la bonté, la tendresse d'un ange.

Leurs goûts étaient identiques. Le bruit, les plaisirs

sociaux, les frivolités mondaines, avaient pour eux peu d'attraits. Ils préféraient une existence paisible, tranquille et bien employée.

\* \* \*

Leur première rencontre datait de dix-huit mois. A cette occasion, quand Mlle Lamirande vit Jean, il lui apparut comme un sauveur, un héros, et, à vrai dire, son opinion si vite formée ne la trompait pas. Car, sans le secours de ce jeune homme, elle allait perdre la vie, éprouver une mort affreuse.

Les parents de Mlle Alice habitaient à la campagne, au sud de la ville, à Billings Bridge.

M. Bécharde demeurait hors d'Ottawa, sur le chemin de Montréal.

Mademoiselle était sortie récemment du couvent des Dames de la Congrégation, rue Gloucester. Elle avait alors dix-neuf ans.

Les vacances commençaient. Juillet venait de naître sous les caresses d'un soleil ardent ; la contrée très belle invitait à la promenade, et la jeune fille prenait beaucoup de plaisir à se promener aux alentours.

Parfois elle s'arrêtait sur le bord de la route pour se reposer à l'ombre d'un gros arbre.

Tantôt elle croquait un coin de paysage qui l'avait séduite ; ou, une autre fois, elle botanisait, car elle aimait beaucoup la botanique, et ses albums, ses cartons, renfermaient une jolie collection d'herbes, de fleurs et de feuilles desséchées, et très exactement classées.

Mlle Alice avait pour voisin Edgar Lawrence, un joli garçon blond, de deux printemps son aîné.

Ils avaient été amis d'enfance, et lorsqu'ils se retrouvèrent, lui, à son retour de l'Université McGill, pour les vacances, et elle, à sa sortie de pension, l'amitié d'Edgar subit une transformation. Il la trouva embellie, gracieuse, et l'aima, mais son cœur fut le seul à battre plus doucement sous l'aile de Cupidon. Celui de la fillette conserva toujours la même quiétude, une égale sérénité.

Vint le temps des framboises, quand des amis d'Edgar et d'Alice organisèrent un pique-nique pour la cueillette de ces doux fruits des bois. Les deux jeunes gens furent invités à cette gaie fête champêtre et s'empressèrent d'accepter.

Le matin du jour choisi, la nature semblait avoir revêtu une toilette spéciale pour eux, tant e l'e leur apparut ravissante ; ils la voyaient à travers le prisme de leur gaieté de grands enfants. Là haut la voûte d'un bleu uniforme ; la brise qui berçait mollement la ramure épaisse des arbres et faisait courir comme des frissons joyeux dans les blés jaunissants, et la fraîcheur des parfums agrestes promettaient à la bande animée une journée délicieuse.

Il avait été convenu que le départ serait de bonne heure afin de jouir de la fraîcheur exquise du matin.

Il fallut deux grands chars-à-bancs pour transporter tout le monde. Plusieurs mamans, comme chapeaux, accompagnaient leurs fillettes à cette partie de plaisir.

Le plus grand entrain régnait. Ah ! c'était certain, on allait bien s'amuser !

L'itinéraire suivi occupa une heure peut-être. Les lourdes voitures roulèrent quelque temps sur la voie de la rue Bank, puis gagnant vers Janeville, traversèrent le pont Hurdman et débouchèrent sur le chemin de Montréal. L'objectif était la ferme de Skead, à un mille au de-là des carrières de M. Honoré Robillard, ex-M. P. Ce terrain de Skead a été de longtemps un endroit très renommé pour l'abondance et la grosseur de ses framboises.

Nos amis décidèrent de faire leur cueillette avant que les rayons du flambeau du jour fussent trop brûlants, mais ils durent modérer leur empressement et attendre un peu que le soleil bût la rosée qui mouillait le frais gazon et la verdure du bois.

Les fillettes allaient par petits groupes de trois ou quatre accompagnées d'un ou deux garçons.

Alice avait avec elle une demoiselle Thornton, intime, brune et aux yeux noirs, et M. Edgar.

Tous ces groupes insensiblement se dispersèrent et s'éloignèrent les uns des autres.

C'était à qui aurait cueilli la première platée de fruits. Il y eut donc de l'émulation, et chacun se hâta vers l'endroit où l'on croyait en trouver le plus. Pour quelques-uns des jeunes gens, le terrain n'était pas inconnu, et ceux-là dirigeaient leurs groupes en disant : — Par ici ! suivez-moi ; je connais une bonne place tout près, où il y a beaucoup de framboises ! Je suis venu ici dernièrement, etc., etc...

Et leurs voix se perdaient sous la feuillée à mesure qu'ils s'éloignaient.

Alice et ses deux amis, après avoir marché quelques instants, traversèrent un champ où un M. Doyle, riche cultivateur, gardait un taureau de race, pour l'amélioration de son bétail.

Malgré qu'on en eût parlé avant de se séparer pour ramasser des framboises, et que chacun avait été averti du danger qu'il y aurait à traverser cet enclos, nos trois amis, dans leur gaieté exubérante, ne songeaient plus au terrible animal.

Miss Thornton, la première, eut conscience du danger, mais il était alors imminent et difficile à éviter.

En effet, le bœuf, tête basse, fondait sur eux.

L'amie de Mlle Lamirande se sauva en criant :

— Le taureau ! le taureau ! sauvons-nous !

Edgar, à ce cri, eut peur, perdit la tête, et imita Mlle Thornton, sans regarder si Alice le suivait ; il décampait à toutes jambes vers la clôture qui entourait le champ.

La pauvre Alice, à la vue du danger, s'évanouit et glissa dans l'herbe.

L'animal, furieux, voyant courir la jeune fille et M. Lawrence, et n'apercevant pas la troisième qui demeurait affaîsée dans les hautes herbes, donna la chasse aux deux premiers.

L'amie d'Alice, ayant un peu d'avance, était arrivée la première à la clôture, qu'elle franchit sans cérémonie. Edgar courait comme le chevreuil qui fuit devant la meute acharnée, mais le bœuf allait l'attendre quand le jeune homme, à son tour, enjamba l'obstacle qui le séparait du salut.

— Diable ! il était temps, se dit-il en s'épongeant le front couvert de sueurs. Encore un peu, et j'aurais dansé en l'air au-dessus du chef fourchu de cette mauvaise bête. J'ai souvent ouï dire, qu'en certains cas, il faut prendre le taureau par les cornes, mais, ma foi ! je ne me rappelle plus comment il faut faire pour cela.

Le quadrupède, s'en retournant enragé, comprenant que sa proie lui échappait, eût bientôt un rugissement de joie féroce ; il avait vu dans l'herbe le corps inanimée de Mlle Lamirande. Poussant un beuglement sinistre, il s'élança vers l'infortunée fillette. C'en était fait d'elle si personne ne la secourait et ne la retirait de la terrible situation où elle était.

Mlle Thornton et Edgar, spectateurs émus de cette scène, frissonnèrent à l'idée de l'horrible chose qui allait s'accomplir.

Dans leur esprit, ils voyaient d'avance le corps sanglant de leur amie devenue le jouet de cette bête ; roulée, déchirée, meurtrie.

L'horreur qu'ils éprouvaient alors paralysa leur langue. Ils eussent voulu crier, appeler à l'aide, puis- qu'ils ne pouvaient faire plus.

Encore quelques instants, et Alice serait la victime de leur imprudence à tous trois.

Frémissements à cette perspective, Mlle Thornton fermait les yeux et Edgar tournait la tête, quand un grand cri ramena leurs regards vers l'enclos.

Du côté opposé où ils se trouvaient, un jeune homme avait sauté pardessus la clôture et se précipitait sur le taureau en criant et agitant les bras.

L'animal, qui n'était plus qu'à quelques pas de Mlle Lamirande, s'arrêta pour regarder d'un œil méchant cet intrus qui violait son domaine et voulait lui enlever la proie qu'il s'appropriait avec joie à lancer en l'air sur ses cornes, ou à fouler sous ses sabots durs et meurtriers.

C'était Jean qui, ce matin-là, avait poussé une pointe jusque dans ces parages, faisant un peu de botanique. En passant près de là, il entendit les cris d'effroi de Mlle Thornton, et, immédiatement, comprit le danger.

Son parti fut vite pris. Sans hésitation aucune, il bondit dans le champ.

Son plan d'action pour sauver la jeune fille était bien simple.

Le bœuf couronné avait examiné celui qui venait le déranger dans son projet d'extermination, et, le voyant sans défense, avec un mugissement formidable, il se rua sur lui pour l'anéantir.

Lorsque la pesante bête arriva sur lui, Jean sauta prestement de côté, et, à la mode des toréadors espagnols, il lui jeta son habit si adroitement sur la tête, que les manches s'enfilèrent dans les cornes, en forme de bandeau.

Son tour était hardi, on le voit, mais fut bien exécuté.

Sans plus s'occuper de la bête furieuse qui se démenait pour se débarrasser de l'habit qui l'aveuglait, Jean courut relever Mlle Lamirande, et la transporta en lieu sûr, où, avec les soins de ses amis, elle recouvrit ses sens.

Que de remerciements elle adressa à son sauveur, et comme elle le trouva brave et beau !

De son côté, Béchard avait été fortement impressionné de la beauté d'Alice.

On le comprend aisément, après cet exploit, nos deux jeunes gens se revirent, s'aimèrent, et enfin... unirent leurs destinées.

Ils furent heureux autant qu'on peut l'être ici-bas. Leur bonheur était parfait, mais, hélas ! tout ce qui est parfait ne peut durer.

*Régis Roy.*

(La fin au prochain numéro)

CONSEILS AUX JEUNES FILLES

Savoir écouter, ma chère enfant, est une réelle qualité, d'autant plus appréciable, qu'elle se perd malheureusement chaque jour davantage. Le défaut de ne savoir écouter a tué la vraie conversation française, tout comme l'usage des dépêches télégraphiques a enseveli le secret de ces coquettes et charmantes petites missives dont, depuis Mme de Sévigné, le style et la langue française s'enorgueillissaient à bon droit. L'on ne cause plus, dans les réunions les plus intimes, on parle, et la cacophonie qui en résulte devient, pour l'observateur silencieux, du plus désopilant effet.

Le salon est une tour de Babel où chacun place sa phrase, sans se soucier le moins du monde de celle de son voisin ; par moments il en résulte un quiproquo général, qui force l'un des discoureurs à éclaircir la situation, en rappelant qu'il s'agit d'un mariage et non plus de l'enterrement auquel il faisait allusion quelques secondes auparavant. Après cette rectification, l'écheveau se rembroille à qui mieux mieux.

Où pourrait-on causer ? me demanderez-vous. Ce n'est certes point aux Five O'clock, où défilent une innombrable quantité de gens venant s'asseoir cinq minutes comme au buffet d'une gare. Aux soirées qui n'ont point la danse pour prétexte, on passe un certain nombre d'heures ; là, les attractions variées, telles que musique, déclamation, etc., interdisent non seulement une conversation générale, mais rendent inconvenants les entretiens partiels.

Est-ce ceci qui a tué cela, ou cela qui est né de la mort de ceci ? serait une question trop compliquée pour chercher à la résoudre en ces quelques lignes ; mais si vous n'assistez pas à des réunions dont la causerie est le but principal, vous avez maintes occasions d'entendre sinon dissenter, du moins discuter autour de vous sur la valeur d'une œuvre littéraire, d'un fait du jour, d'un de ces nombreux événements qui alimentent non seulement l'intérêt général, mais l'intérêt particulier. En ce cas, votre âge vous interdit la participation active, c'est-à-dire l'énonciation d'une opinion ou d'une théorie personnelle.

Cependant, entre ne point participer et se désintéresser d'une chose, il y a une nuance qui est précisément celle que je désire vous faire saisir. Vos études, votre éducation vous ont menée à ce point, que je qualifierai d'apprentissage à votre rôle social. Paraître distraite, préoccupée, en un mot être ailleurs, serait de votre part un manque de politesse envers les personnes présentes ; votre regard, votre physionomie, votre pose doivent indiquer qu'en pensées, sinon en actions, vous êtes participante au sujet dont on ne vous a pas exclue. En certains cas même, votre ingénuité non réclamée peut être favorablement accueillie ; s'agit-il d'un fait historique, d'une date au sujet desquels des gens fort instruits peuvent avoir une hésitation, un oubli, votre mémoire plus fraîchement aiguisée vous les fournit-elle, il est fort convenable de venir au secours de l'interlocuteur, à condition toutefois que vous le fassiez sans pédantisme aucun, car votre rôle en ceci se borne non à donner une leçon, mais à faire pour ainsi dire une complaisance, comme le serait celle de passer un verre ou d'avancer une chaise. Pour ces

mêmes raisons, vous devez absolument vous abstenir de relever une erreur historique, géographique, etc., émise par un interlocuteur qui ne s'adresse point à vous directement.

JEANNE DE MONTANAY.

(Extrait du *Conseiller des Mères et des Jeunes Filles.*)

LE VIEILLARD

A mon ami Oscar F., Saint-Hyacinthe.

Pensif et rêveur, l'autre soir, à la pâle lumière de la reine des nuits, je m'avançais lentement dans la campagne. Un silence de mort régnait partout. Je marchais depuis une demi-heure à peine, lorsqu'à peu de distance j'aperçus un petit bocage. Je me dirigeai vers ce lieu, espérant que là, loin du bruit de la ville, je pourrais donner libre cours à mon imagination. Je me couchai, la tête légèrement appuyée sur ma main droite, les yeux fixés sur la voûte des cieux...

Tout-à-coup, je fus tiré de ma rêverie par une voix tremblante. Qui vient troubler ma solitude ? me dis-je à moi-même, en me levant et en parcourant d'un regard rapide, mais certain, toutes les parties du bocage. Bien loin de moi, un vieillard, aux cheveux blancs comme la neige, priait :

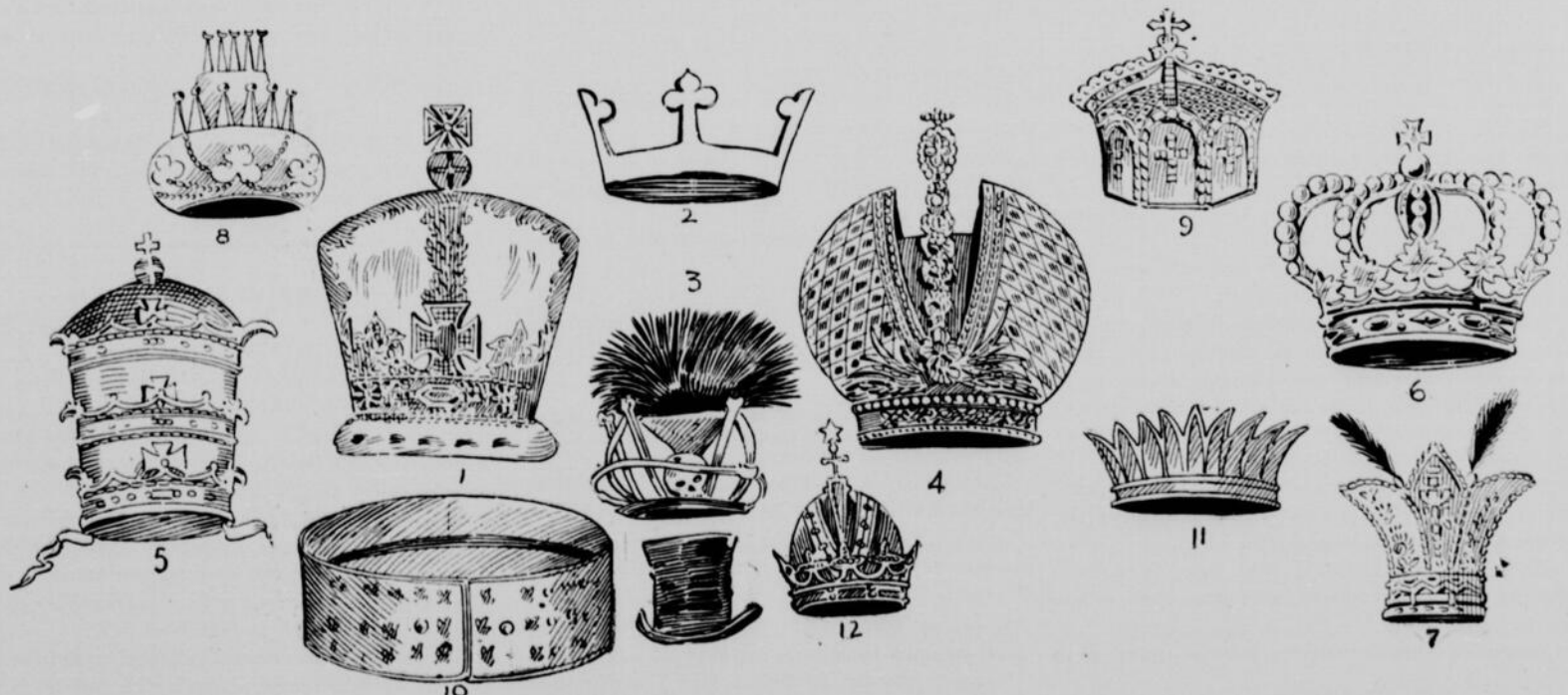
" Mon Dieu ! disait-il, je vous remercie de m'avoir fait naître loin du tumulte des grandes cités. Je n'ai pas, comme les grands de la terre, de riches palais, un lit moelleux pour me reposer le soir, d'immenses trésors ; mais mon humble chaumière me plaît, mon revenu me suffit, à moi et à ma famille, mon lit est dur, mais j'y dors tranquille après les rudes travaux de la veille. Le remords et son triste cortège ne vient pas troubler mon repos. Mes troupeaux et mes champs me donnent le nécessaire. Entouré de ma famille, je suis heureux et content. Je possède le véritable bonheur ici-bas. Merci donc, ô Vous, l'auteur de tant de bienfaits. Je reconnais votre bonté infinie, merci, mon Dieu, mon maître, merci ! "

Le vieillard se tut et partit d'un pas lent et mystérieux. Je le suivis longtemps des yeux. Je quittai bientôt ce lieu, emportant dans mon cœur la joie et le bonheur.

En revenant chez moi, je pensais à la fragilité des biens de ce monde et au bonheur de l'homme des champs dont trop souvent, hélas ! le mérite est inconnu...

HALLO.

COURONNES DES SOUVERAINS DE L'UNIVERS



1. Couronne de la reine Victoria.—2. Couronne de Guillaume Ier.—3. Couronne et chapeau africain.—4. Couronne impériale de Russie.—5. Couronne du Pape.—6. Couronne du roi du Portugal.—7. Couronne de Perse.—8. Tiaire du sultan de Turquie.—9. Couronne de l'empire allemand.—10. Couronne d'Italie.—11. Couronne de Chine.—12.—Couronne d'Autriche.

## ELLE !

*Oh ! comme l'on est triste au lendemain d'un bal,  
Quand pour longtemps a fui, bien loin, votre beau rêve,  
La beauté, votre amour, que la cadence enlève,  
L'œil brun, étincelant, pur comme le cristal.*

*O vous, sylphe divin, dont ma mémoire est pleine,  
O vous, dont je voudrais interroger le cœur,  
Comme un mauvais génie emportant mon bonheur,  
Vous avez pris mon âme en me laissant la peine.*

*Pourtant, vous n'avez pas voulu me faire mal,  
Ce n'est pas votre faute à vous, si je vous aime,  
Ce n'est pas votre faute à vous, mon bien suprême,  
Si vous m'avez enfin offert mon idéal.*

*Ce n'est pas votre faute à vous, si mon cœur saigne,  
Au souvenir chéri dont je m'enivre encor,  
Ce n'est pas votre faute à vous, si l'astre d'or,  
En s'en allant du ciel, fait que quelqu'un se plaint.*

*Oh ! laissez-moi rêver, oh ! laissez-moi dormir,  
Bercé dans mon extase et ma tristesse extrême,  
Où je revois toujours passer celle que j'aime,  
Où je vous vois, sans cesse, aller et revenir.*

Laprairie, 1896.

H. DEMERS.

## LA LOGIQUE DES FEMMES

PETITE SCÈNE D'INTÉRIEUR

*Madame travaille à une broderie ; monsieur vient d'abandonner la lecture de son journal.*

Madame.—Alors, vous vous apprêtez déjà ?

Monsieur.—Dame, il est huit heures, et avant que je sois habillé...

Madame.—Vous ne serez pas en retard.

Monsieur.—Je ne serai pas en avance non plus, et puisqu'il faut que j'aie à cette soirée...

Madame.—Oh ! il faut...

Monsieur.—Oui, il le faut, tu le sais bien, et tu sais aussi que ça n'est pas pour mon bon plaisir.

Madame.—C'est vous qui le dites.

Monsieur.—Voyons, ma chérie, tu as été la première à reconnaître que l'occasion était unique pour avoir un avancement que, différemment, je mettrais peut-être trois ans à obtenir. Songe donc, me trouver en soirée avec le ministre, lui être présenté, causer avec lui presque d'égal à égal, car les conditions dans lesquelles je vais me trouver en sa société sont faites pour rapprocher singulièrement les distances, et comme de Lambelle me le répétait encore hier : "Vois-tu, mon cher Adolphe, dans la vie, dix minutes de protection valent mieux que dix ans de bons services."

Madame.—Oh ! ça n'est pas toujours exact.

Monsieur.—Toujours, non ; mais souvent.

Madame.—La vérité, c'est que vous n'êtes pas fâché d'aller à cette soirée où il y aura certainement de très charmantes personnes.

Monsieur.—Ma foi, je te jure bien que je ne pense guère à l'attrait dont tu parles.

Madame.—Toujours est-il que vous n'êtes pas désireux de me voir vous y accompagner.

Monsieur.—Je t'en ai expliqué le motif : il faut toujours éviter de susciter les jalousies d'un supérieur ; or, le ministre a, paraît-il, une femme pleine de prétentions, qui ne te pardonnerait certainement pas d'être mieux qu'elle, ce qui amènerait un résultat tout opposé à celui que j'attends.

Madame.—Oh ! je sais que vous n'êtes pas à court d'un compliment lorsqu'il s'agit d'en venir à vos fins.

Monsieur.—Allons, tu as raison.

Madame.—C'est vous qui avez toujours raison ; puisque en somme, vous ne faites jamais que ce que vous voulez.

Monsieur.—On fait toujours pour le mieux et tu n'es jamais contente.

Madame.—Dites tout de suite que j'ai un caractère difficile !...

Monsieur.—Je m'en garderais bien.

Madame.—Mais vous l pensez.

Monsieur.—Pourrais-je savoir où est ma cravate blanche ?

Madame.—Dans le premier tiroir de la commode, vous le savez bien.

Monsieur.—C'est possible, mais je ne la vois pas !...

Madame.—Vous ne trouveriez pas d'eau dans la mer... tenez.

Monsieur.—Je te remercie.

Madame.—Vous dites cela d'un air... En attendant, je ne sais pas ce que vous feriez si vous n'aviez pas une femme comme moi, qui sache où sont vos affaires !...

Monsieur.—Il faut bien que vous ayez quelques qualités.

Madame.—Pour compenser mes défauts, n'est-ce pas, c'est là ce que vous voulez dire ?

Monsieur.—Tu fais toujours la demande et la réponse. Où sont mes boutons de chemise !...

Madame.—Les perles fines ?...

Monsieur.—Ceux-là ou d'autres, ça m'est égal !

Madame.—Ça ne vous est pas égal du tout, si j'en juge par le soin que apportez au reste de votre toilette...

Monsieur.—Voudrais-tu que j'allasse chez ces personnes avec du linge douteux et les cheveux en désordre ?...

Madame.—Vous prenez toujours tout à l'extrême !

Monsieur.—Ah ! il vous sied bien de...

Madame.—De quoi ?...

Monsieur.—Je préfère me taire !

Madame.—Oui, allez, oui, je sais ce que signifient vos réticences, mais de vous, ça ne m'étonne ni ne me touche... Voilà vos perles fines... Il me semble qu'un mot de remerciement ne vous écorcherait pas les lèvres ?... on dirait vraiment que chacune de vos paroles a autant de valeur que vos boutons !

Monsieur (*perdant patience*).—Ah ! tiens, tu dis des bêtises !

Madame.—Cela m'aurait bien étonnée que vous ne fussiez pas insolent !

Monsieur (*à mi-voix*).—Oh ! comme je commence à comprendre les gens qui coupent les femmes en morceaux !...

Madame.—Vous comptez sans doute en arriver là, vous aussi. Oui, oui, haussez les épaules ; vous venez de faire l'aveu de vos instincts sanguinaires ; il ne vous manquait plus que cela ; mais, rassurez-vous, je ne vous laisserai pas le temps de devenir criminel. Dieu merci, j'ai encore ma mère qui sera trop heureuse de me rendre ma douce existence de jeune fille.

Monsieur.—Il y a longtemps que vous ne l'aviez pas fait intervenir, celle-là !

Madame.—Celle-là est respectable, entendez-vous, et je ne vous permets pas de parler d'elle comme vous le faites.

Monsieur.—Ah ! tu m'ennuies à la fin.

Madame.—Grossier personnage... Et dire que je me suis mariée avec cet homme-là !...

Monsieur.—Oh ! (*Il marche avec agitation dans la chambre, en manches de chemise*).

Madame.—Ah ! je vous conseille de prendre vos airs à la Mélingue ; si vous croyez m'effrayer vous vous trompez joliment.

Monsieur.—Tiens, plus un mot, ou je casse quelque chose de prix !

Madame.—O ma mère !...

Monsieur.—Eh, fichez moi la paix, avec votre mère.

Madame (*éclatant en sanglots*).—Ah ! mon Dieu, que je suis malheureuse !...

(*Un silence durant lequel on n'entend que les suffocations de madame et le bruit cadencé des pas de monsieur.*)

Monsieur.—Allons, bon, les pleurs maintenant ; ah ! bonté divine, quelle patience il faut !...

(*Nouveau silence : Madame continue à sangloter dans son mouchoir, tandis que monsieur sifflette entre ses dents.*)

Monsieur (*s'arrêtant près de madame*).—Vas-tu pleurer encore longtemps comme ça ?... Voyons !... séchez moi vite ces larmes-là ! (*Il a pris le mouchoir et essuie les yeux de madame*) : Que tu es bête, va !... (*Il approche sa figure de celle de sa femme*) : Dépêche-toi de m'embrasser !...

Madame (*d'une voix faible*).—Laissez-moi.

Monsieur (*insistant*).—Allons ?

Madame.—Non, toi !...

(*On entend le doux bruit d'un baiser.*)

Madame.—(*Regardant soudain la pendule*) : Tu vas arriver là-bas à des heures impossibles !

Monsieur.—Aussi n'y vais-je pas du tout.

Madame.—(*Avec un doux accent de reproche*) : Y penses-tu ? laisser échapper cette occasion de voir le ministre, de lui parler, et de...

Monsieur.—(*Prenant une lettre qu'il vient d'apercevoir sur la table*) : Tiens, tu ne m'avais pas dit qu'il était arrivé une lettre pour moi !

Madame.—Mais mon petit homme, il aurait fallu que tu m'en laissasses le temps, et à peine si je...

Monsieur.—C'est l'écriture de Lambelle, (*il déchire l'enveloppe*).

Madame.—Que te dit-il ?

Monsieur.—Que le ministre étant allé accompagner sa femme en Touraine "où elle compte passer la fin de l'hiver, la soirée est remise à huitaine..." Eh bien mais, c'est au mieux, et puisque le ministre sera seul, rien n'empêchera plus que tu te joignes à moi samedi prochain.

Madame.—C'est cela, parfait !... Mais je n'en regrette que davantage la scène inutile que tu m'as faite tout à l'heure...

Monsieur.—Ah ! je t'en prie, ma chérie, ne parlons plus de cela.

Madame.—Eh bien, soit !... D'autant mieux que tu as reconnu tes torts.

Monsieur.—Comment, j'ai reconnu mes torts ?

Madame.—Sans doute ; et la meilleure preuve, si tu veux être franc, c'est que c'est toi qui m'as embrassé le premier !

Voilà pourtant comment il se fait que les femmes ont toujours raison !

EMILE BOUCHER.

## PETITE POSTE EN FAMILLE

*J.-B. C., Québec.*—Admis, vous êtes toujours chez vous au MONDE ILLUSTRÉ.

*Le petit roseau, Montréal.*—Pas mal du tout, ces vers. Si vous en êtes bien vraiment l'auteur, vous méritez certes d'être imprimé.

*Fauvette, Trois-Pistoles.*—Envoyez article et pastel, nous croyons reproduction possible.

*J. A., Montréal.*—Nous nous efforcerons de donner à votre pièce *Souvenir* son tour de rôle le moins tard possible.

*J. A. G.*—La pièce est bonne et passera, malgré sa longueur. Mais, une prochaine fois, gardez-vous donc d'écrire au verso des feuillets.

*Lisette, Montréal.*—Nous vous donnons satisfaction aujourd'hui même.

*Alph. G., Montréal.*—Reçu votre dernier envoi.

*J. T. O. S., Maskinongé.*—La pièce a été reçue et pourra passer, mais à son tour.

## ANNIVERSAIRE

A Mlle Régina L.

Il est, dans le cours de l'année, certaines dates qui nous rappellent de douloureux souvenirs. Le 3 août dernier était pour nous de ce nombre : c'était l'anniversaire du jour à jamais mémorable, où un père bien-aimé fut enlevé à l'affection de sa famille.

Après avoir passé soi-même par une aussi cruelle épreuve, on comprend d'avantage l'amère douleur qu'elle nous cause, et l'on se sent pénétré de la plus vive compassion pour ceux qui en font la triste expérience.

L'anniversaire de la mort d'un être cher, n'est-ce pas comme au jour même de sa mort ? Ne voit-on se renouveler les scènes déchirantes qui accompagnèrent ce jour de deuil ? Au service chanté pour le repos de celui qui n'est plus, il nous semble voir encore, sous le drap mortuaire, un corps privé de vie maintenant et

que nous voyions au milieu de nous, il y a quelques mois à peine. En entendant les chants lugubres que l'Eglise fait entendre en cette circonstance, comment ne pas sentir nos cœurs se serrer et des larmes perler à nos paupières ?

Enfin, pour clore cette journée, l'épouse et les enfants font un pieux pèlerinage au cimetière ; ils se pressent autour de la tombe du cher disparu et, d'une voix que la douleur fait trembler, ils récitent une fervente prière.

Alors, dans l'âme de chacun, une douce paix est descendue, effet de la bonté du Très-Haut qui leur dit ces mots consolants. " Ne pleurez plus : vos prières ont monté jusqu'à moi, celui que vous regrettez habite le royaume de l'éternelle béatitude."

LISSETTE.

**LE CLUB DE BASE BALL " LE NATIONAL "**  
(Voir gravure)

Nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs les portraits des membres du fameux Club de base-ball " Le National," de Montréal.

Quoiqu'il n'ait pas été toujours aussi heureux que le Club de Crosse, de la même association, il n'en a pas moins remporté des succès qui le placent au rang des plus forts clubs du Canada.

MM. L. Belcourt et Labelle, *pitchers*, MM. Brouillette et W.-F. Wilson, *catchers*, qui forment les deux *batteries* du club, ont maintes fois soulevé des tonnerres d'applaudissements par leur jeu savant et précis.

La grande association sportive canadienne-française de la métropole renferme encore une autre sec-

tion : celle du foot-ball. Nous publierons les portraits de ces joueurs avant longtemps.

Nos lecteurs auront vu alors défiler sous leurs yeux les portraits des athlètes les plus en vue appartenant à notre race.

La photographie que nous reproduisons a été prise à Saint-Hyacinthe, alors que le National jouait dans cette ville, et fait honneur au consciencieux artiste, M. N. Beauregard.

**USAGES ET COUTUMES**

On me pose souvent des questions qu'il n'est pas facile de résoudre catégoriquement. Rien n'est absolu



Hanrahan Labelle Seal Gauthier H. Wilson H. Dubo's, prés. Payette L. Belcourt Ed. Belcourt, gérant W.-F. Wilson Lapierre Brouillette

L'ASSOCIATION ATHLÉTIQUE DU " NATIONAL " : LE CLUB DE BASE-BALL.—Photo. Nap. Beauregard, St-Hyacinthe

je crois, et les lois du savoir-vivre moins que toutes autres règles. Pour une foule de cas, il suffit de réfléchir un peu et de s'inspirer des milieux et des circonstances. Et, surtout, il faut se laisser guider par le désir de témoigner à autrui la sympathie et la déférence qu'on doit à son semblable, sympathie et déférence proportionnées, bien entendu, au genre de relations, à l'âge des gens, etc.

Ceux qui agissent d'après ce principe sont, partout et en toutes occasions, exquisement polis à l'égard d'un enfant comme d'un vieillard, d'un mendiant comme d'un prince.

On me demandait si une veuve et sa fille, offrant à dîner à des hommes, doivent se servir avant leurs convives. Si ces invités ont des habitudes de courtoisie chevaleresque, la maîtresse de la maison et sa fille se servent les premières, sans hésitation. Si elles doutent de la parfaite éducation de leurs hôtes, si elles craignent

de les froisser, elles peuvent faire offrir le plat au plus âgé d'entre eux, mais je suis persuadée que, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, et si humble que soit la condition de ces hommes, ils refuseront de se servir avant des femmes ; en ce cas, celles-ci n'insisteront aucunement.

Il peut encore se trouver un vieillard parmi ces invités. Si la maîtresse de la maison est encore jeune, avec une prévenance en quelque sorte filiale, elle lui fera présenter le plat avant elle, que ce soit un homme du monde ou non ; mais si le vieillard exige qu'elle se serve la première, elle obéira simplement, pour ne pas lui déplaire.

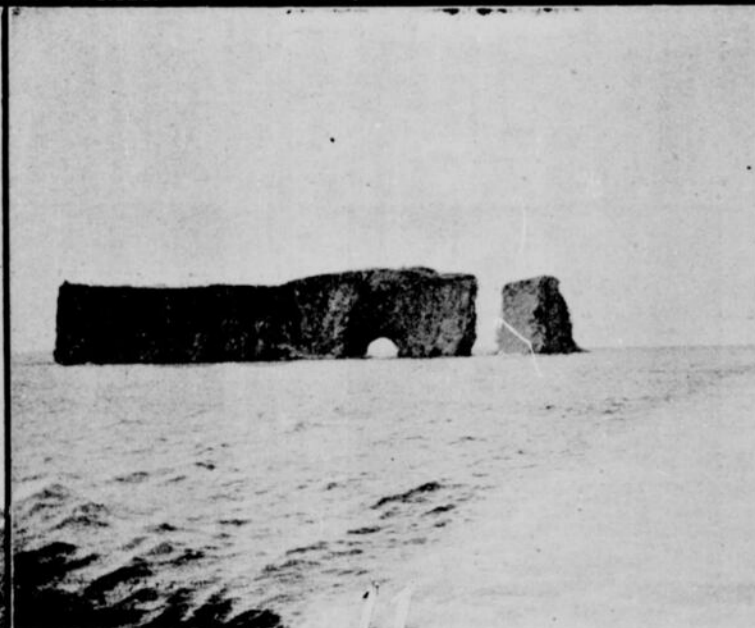
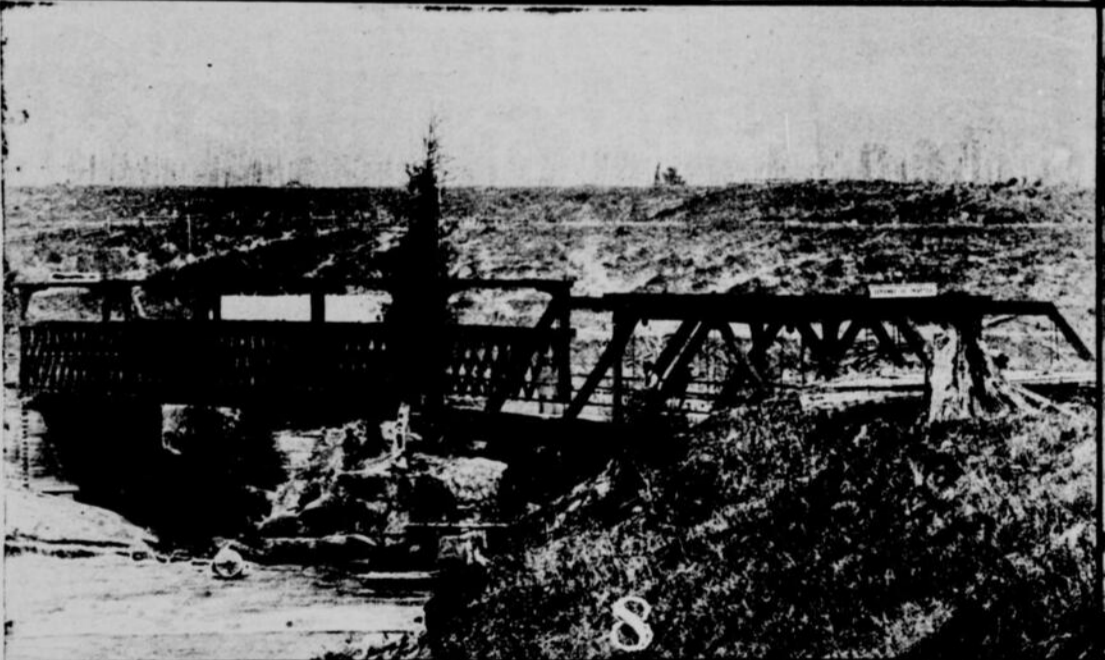
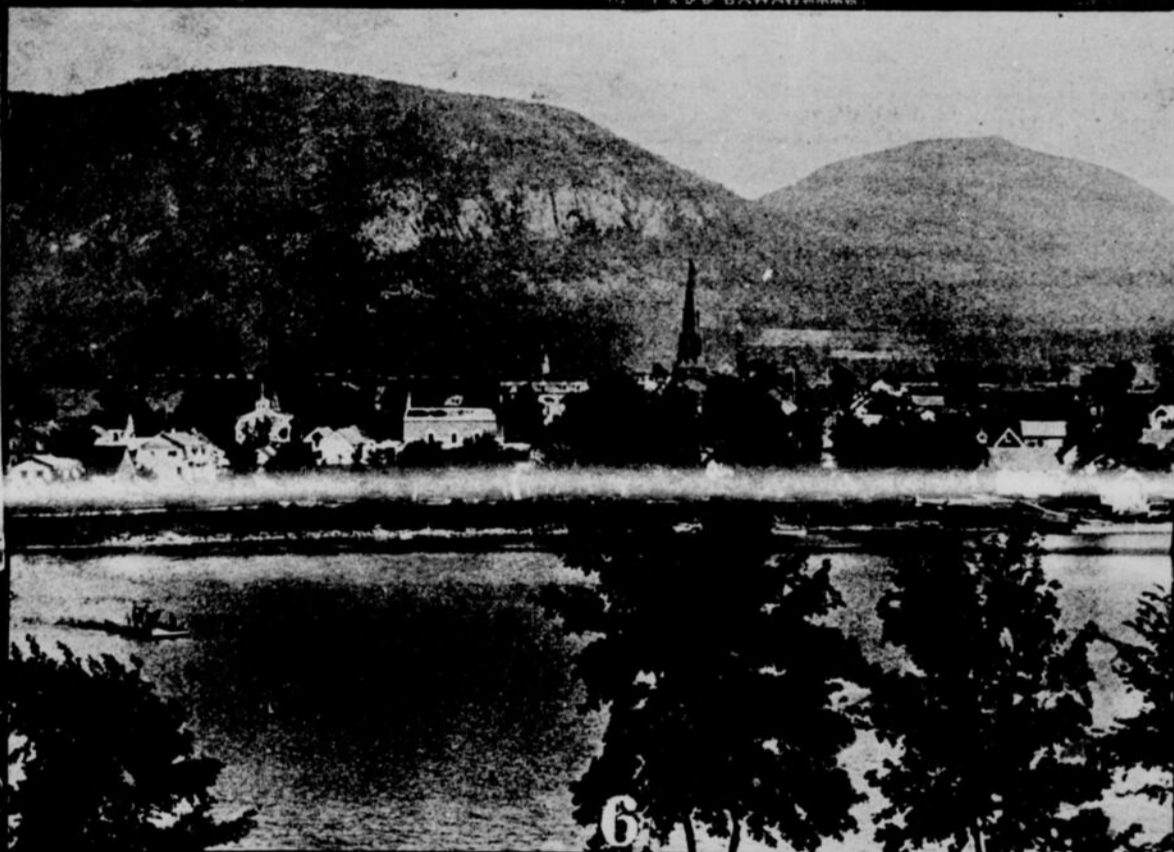
Les lois, comme on voit, ne sont pas toujours applicables dans toute leur rigueur, et qui veut mériter le nom de personne bien élevée doit pratiquer l'art des nuances.

ANN SEPH.

**CLEF DES SONGES**

- Accroc.—Vous assisterez à une reprise.
- Actrice.—Vous aurez une scène à cause d'une femme qui vous fait les yeux en coulisses.
- Adversité.—En êtes-vous menacé ? Suspendez vos paiements.
- Ancre.—Vous serez racroché par un créancier.
- Are-en-ciel.—Tromperie ! On vous en fera voir de toutes les couleurs.
- Assiette.—Tenir celle au beurre, présage de richesses. Rêver qu'on la casse, on ne parviendra à rien.
- Avocat.—Vous deviendrez toqué des suites d'un coup de barreau.
- Avoine.—Vous aurez du pain sur la planche.

La conversation doit être comme les jeux où l'on jette la carte chacun son tour.—Mme de STAEL.

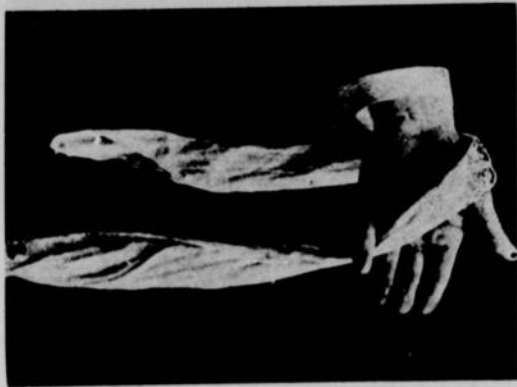


1. Lac Mégantic : Le quai.—2. Baie des Pères : La Pointe Gendreau.—3. L'île au Héron (près Montréal).—4. Lac Bouchette, région du Lac St-Jean.—5. Montréal : Eglise du Sacré-Coeur.—6. Village et montagne de St-Hilaire.—7. Cimetière Mont-Royal—Monument des pompiers.—8. Vue de la Chûte aux Iroquois.—9. Chemin de Lachine, en face du lac S-Louis.—10. Varennes : Ferme de la Butte-au-Vent.—11. En Gaspésie : Le roc Percé.—12. Yamachiche : L'Eglise.

A TRAVERS LE CANADA

## RECRÉATIONS EN FAMILLE

*Le mouchoir noué au centre d'une seule main.*—Ceci est un très joli tour, mais il demande un peu de pratique. Empruntez un mouchoir et roulez-le de la ma-



nière indiquée par la gravure No 1, tenant le centre du mouchoir entre le petit doigt et l'annulaire, le petit doigt retenant la partie inférieure; passez la partie supérieure par-dessus le pouce (voir gravure



No 2); faites un mouvement circulaire qui vous place le bout de la partie supérieure entre le pouce et



l'index (voir gravure No 3); faites alors un mouvement rapide de haut en bas en retenant le bout, de manière à faire passer la partie supérieure par-dessus la main: donnez un coup sec et vous avez fait votre



nœud d'une seule main (voir gravure No 4); et d'une manière si rapide que l'effet produit est très surpre-

nant. On ne comprend pas comment vous êtes arrivé à ce résultat dans l'espace d'une seconde, surtout si vous accompagnez votre tour d'un savant boniment.

Dans ma prochaine correspondance, je vous parlerai de cartes à jouer.

PHIDIME BERNIER  
159, rue Cadieux, Montréal.

## RENSEIGNEMENTS DIVERS

Un cabaretier d'Arras (France), a inscrit au-dessus de la façade de son établissement la curieuse enseigne suivante :

Tu — i — Tu ?  
Si — i — Tu  
Rai — j — rai

Ce qui doit se lire : "Y entres-tu ? Si tu y entres, j'y entrerai."

Vive le volapuck !

On vient, paraît-il, d'inventer ici cette chose étonnante : le chien à anse !

Lorsque le chien est jeune, on pratique une incision à la naissance de la queue, puis on la recourbe en introduisant l'extrémité dans cette incision. Au bout de quelques jours, la greffe est opérée, la plaie a disparu et on peut se servir de cette queue comme d'un anse.

C'est très pratique, en effet, pour porter son chien lorsqu'on ne veut pas qu'il se mouille les pattes.

Si chacun employait le papier qui lui convient le mieux,

Les enfants écriraient sur du papier écolier.

Les personnes tristes sur du papier brouillard.

Celles ne craignant pas le froid, sur du papier glacé.

Les danseurs, sur du papier quadrillé.

Les fermiers, sur du papier paille.

Les boulangers, sur du papier peint.

Les têtes sans cervelle, sur du papier mémoire.

Les pensionnaires de Longue-Pointe sur du papier timbré.

Croirait-on qu'il fut possible de découvrir encore en plein Mexique une tribu dont l'existence restât encore ignorée ? Le fait est pourtant arrivé au célèbre voyageur Lumholtz, qui vient de séjourner chez une tribu indienne du Mexique, qui n'avait pas été signalée jusqu'à ce jour.

La tribu des Vi-rà-vi comprend cinq mille hommes, dont la seule occupation consiste à célébrer toute l'année des fêtes religieuses dans des temples de forme conique. Leurs dieux sont légions et ils en conservent des images dans des cavernes.

Vêtus d'une tunique dont la coupe rappelle très exactement celle du vêtement romain, ces Indiens ont des mœurs douces; l'explorateur n'a jamais eu à se plaindre de leurs procédés.

Voici un genre de supplice qui était employé jadis, paraît-il, à Venise, et qui manifeste une fois de plus la fécondité de l'imagination humaine en matière de tortures.—On introduisait le condamné dans une vaste cuve dont les parois dépassaient la hauteur de sa tête, et qui recevait continuellement un certain afflux d'eau courante. La quantité d'eau ainsi amenée était calculée de telle sorte qu'un homme armé d'un écope pût l'épuiser à mesure qu'elle arrivait, mais à condition néanmoins de ne prendre aucun repos et de ne pas s'endormir; s'il s'arrêtait, le flot gagnait rapidement et il mourait noyé. On conçoit dès lors l'abominable gymnastique à laquelle devait se livrer le misérable enfermé au fond de ce bassin, jusqu'au moment où la fatigue et le sommeil l'emportaient sur l'instinct naturel de la conservation. Comme raffinement de cruauté, on a rarement dû inventer quelque chose de plus ingénieusement atroce.

Il y a un siècle, on ne connaissait pas encore le numérotage des maisons, ni à Paris ni à Londres. C'est à Berlin, en 1795, que l'on commença à numéroté les immeubles particuliers, mais de la façon la plus défec-

tueuse. On prit, pour point de départ, la porte de Brandebourg, et les numéros se succédaient, dans toute la ville, sans distinction de rues !

Aujourd'hui encore, le système en vigueur dans la capitale de la Prusse n'est pas des plus heureux: on commence à compter au coin d'une rue, et on poursuit le numérotage jusqu'à l'extrémité du même côté, puis on passe à l'autre côté, vis-à-vis, et on revient au point de départ.

Vienne, dès 1803, inaugura le système suivi par Paris en 1805: les chiffres pairs d'un côté de la rue, et les chiffres impairs, de l'autre.

Il y a toujours eu et il y aura toujours des imbéciles, n'est-ce pas. Contentons-nous donc de saisir au vol le court dialogue suivant entre un de ces... messieurs et une jolie femme.

Le monsieur.—Savez-vous, madame, quelle différence il y a entre une jolie femme et une glace ?

La dame.—Ma foi non; voyons la différence.

Le monsieur (*épatoué*).—C'est qu'une jolie femme parle sans réfléchir et qu'une glace réfléchit sans parler.

La dame.—Charmant, en vérité, mon cher monsieur, mais à mon tour à présent. Savez-vous quelle différence il y a entre une glace et vous-même ?

Le monsieur.—?...?...?

La dame.—Vous ne savez pas. Bien facile pourtant.

Le monsieur.—?...?...?

La dame.—Eh bien, c'est qu'une glace est toujours polie et que vous ne l'êtes pas du tout.

Tête du monsieur.

## NOUVELLES A LA MAIN

Dans un salon de coiffure :

—Ah ça ! mon ami, dit un client au garçon qui lui coupe les cheveux, pourquoi, me racontez-vous toujours des histoires de crimes... des scènes horribles ?

—Oh ! c'est bien simple ; cela fait dresser les cheveux sur la tête et le travail devient plus facile...

\*.\*

Un riche financier disait à un écrivain qui a plus d'esprit que de fortune :

—Quand j'ai commencé les affaires, monsieur, je n'avais rien.

—Mais ceux avec qui vous les avez faites avaient quelque chose ?

\*.\*

Les mariages d'argent.

—C'est égal ! si jolie et épouser un homme si laid ! Pauvre fille !

—Je vous conseille de la plaindre ; c'est un titre de rentes de 20,000 francs qui tombe dans sa corbeille comme cadeau de noces.

—Vous avez raison : le présent fera oublier le futur.

\*.\*

Un Parisien est abordé sur le boulevard par un "tapeur" renommé :

—Mon cher, prêtez-moi donc cinq louis... Il m'arrive la chose la plus désagréable du monde... J'ai oublié mon porte-monnaie à la maison et je me trouve sans un centime.

—Désolé de ne pouvoir vous rendre ce service... Mais je puis vous mettre à même d'avoir la somme dans quelques minutes...

—Vous êtes vraiment trop bon...

—Tenez, voici cinq cent... Prenez vite le tramway et retournez chez vous chercher votre porte-monnaie !

\*.\*

Ne pas acheter de bijoux pour s'en parer, c'est de l'économie ; s'emparer de ceux d'autrui, c'est de l'économie sociale.

La troisième édition de l'*Ami des salons* de Mlle Nitouche, vient de paraître, considérablement augmentée. Nous prions nos lecteurs de l'acheter. Prix : 10c G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine. En vente partout.

# EN DETRESSE !

## DEUXIÈME PARTIE

### ROSEE DU MEURTRE

—C'est elle qui est en péril... c'est moi qui dois la sauver... N'ai-je pas commencé déjà?... N'achèverai-je pas?... Mais comment?... Par quel moyen?...

Comme pour le remerciement de sa généreuse pensée, Bérengère, sur la première marche du perron, venait de se retourner. Elle regardait vers le parc, pour voir sans doute une dernière fois l'ami de son enfance...

Et ce regard, de si loin qu'il lui arriva, remua Pierre.

### III

Au milieu du parc de Vilvaudran, le père Vilbret, qui dirigeait l'exploitation des bois, avait fait faire une coupe dans le courant de l'hiver précédent.

Des charbonniers s'y étaient installés.

C'était la famille Cadour, bien connue dans le pays.

Les Cadour se composaient du père, un homme de cinquante ans environ, de Marianne Cadour, sa femme, à peu près du même âge, et de Jean et Marie, âgés le premier de quinze ans, la seconde de douze ans.

Ils vivaient en sauvages dans les bois, toute l'année, passant des mois entiers sans voir personne, si ce n'est les gardes des forêts, où ils avaient établi leur vente.

Les enfants faisaient au village les commissions nécessaires ; élevés dans la solitude, dans le désert des bois, ils étaient silencieux et farouches, répondaient rarement aux questions qui leur étaient adressées, et n'avaient même pas un remerciement sur les lèvres lorsque quelque main charitable tendait vers eux une pièce de monnaie.

Les commissions faites, ils s'en retournaient vite dans les bois, semblant ne respirer à l'aise que lorsqu'ils étaient loin des êtres humains ; alors, ils marchaient moins vite, retournant la tête pour s'assurer qu'aucun gamin ne les suivait, tranquilles désormais et souriants.

La famille Cadour était rude ; mais partout où elle passait, dans les hasards des exploitations forestières, elle ne laissait pas de mauvais souvenirs.

Lorsque la hutte en terre des charbonniers était installée à proximité d'une ferme, ce qui arrivait quelquefois, pendant tout le temps que durait le charbonnage, les fermiers ne remarquaient aucune disparition de poules ou de canards.

Les gardes eux-mêmes n'avaient point de délits de braconnage à reprocher à Cadour.

C'était un brave homme, honnête, bien servi par sa femme, une maigre créature au visage bronzé, aux hanches étroites, dure au travail et robuste comme un homme.

Cette réputation d'honnêteté était si fermement établie que les gardes se relâchaient de leur surveillance à l'endroit de Cadour.

On le savait uniquement occupé de son travail et ne pensant point ni au collet ni à l'affût.

Mais si Cadour était honnête, Jean ne semblait pas avoir hérité de la probité paternelle et de son respect scrupuleux de la propriété d'autrui.

A douze ans, il avait, un soir, rapporté à la hutte, très fier et les yeux brillants, deux lapins qu'il avait pris à des collets posés par lui-même.

Il n'avait pas averti son père, lui réservant cette surprise.

La surprise fut pour le gamin.

Cadour, quand il eut compris, l'attira de la main gauche et de la droite lui administra une volée de gifles dont l'enfant garda longtemps le retentissant souvenir.

Mais la graine du vol et du vagabondage était tombée comme une semence féconde sur ce terrain.

Vivant toute la journée, toutes les nuits au milieu du gibier des chasses princières de certaines parties du Loiret, du Loir-et-Cher et du Cher,—exploitées par Cadour,—la tentation était trop forte et il y avait succombé.

Mais la correction paternelle le mit longtemps sur ses gardes.

Deux années se passèrent sans qu'il osât recommencer.

Depuis un an seulement, il s'était procuré du fil de laiton. Il avait mendié quelques sous en passant dans un village, avait acheté du fil, avait fabriqué des collets.

Il se cachait de Cadour, le craignant comme le feu.

Quand il avait un lapin, il le vendait dans une auberge et gardait l'argent précieusement caché, thésaurisant pour acheter un fusil, plus tard, et braconner à l'affût les sangliers, les cerfs, les chevreuils, les faisans.

Son rêve, ce fusil !

Il y pensait le jour. La nuit, il en rêvait.

Depuis un mois, la famille Cadour était installée au Pâtis des Fosses, dans les bois de Vilvaudran.

Une fois ou deux par semaine, Jean allait au village, parfois accompagné par sa sœur.

Chez l'épicier, au-dessus de la cheminée, un fusil à piston était suspendu sur deux crochets de fer. Du papier était sur les capsules, sous les chiens rabattus, et un bouchon empêchait la poussière d'entrer dans les canons.

Depuis longtemps, l'enfant avait remarqué ce fusil.

Et chaque fois qu'il entra chez l'épicier Rendut, il allait vers la cheminée et silencieusement l'admirait.

Son manège finit par attirer la curiosité de l'homme.

—Qu'est-ce que tu regardes là, mon petit ? avait-il fini par demander à Jean en achevant de peser pour quatre sous de sucre qu'il jeta dans un cornet papier gris.

L'enfant leva le bras, étendit l'index vers le fusil et ne répondit pas.

—Le fusil ?

—Oui, dit Jean d'un signe de tête.

—Est-ce que tu voudrais me l'acheter ?

L'enfant resta quelques secondes sans répondre. On eût dit qu'il ne pouvait se décider à ouvrir la bouche.

—Je n'ai pas assez d'argent ! dit-il à la fin.

—Tant pis... je te l'aurais bien vendu...

Les yeux de Jean brillaient comme des charbons rouges.

Et il ne s'en allait pas.

—Voilà ton sucre, petit.

Mais le gamin ne se souciait guère de sa commission.

—Si vous vouliez me le prêter, dit-il d'une voix que l'émotion rendait sourde.

—Te le prêter, même ?

—Oui.

—Tu sais t'en servir ?

—Je n'ai jamais essayé, mais je sais bien comment on le charge... et puis je suis fort.

—Et qu'est-ce que tu en feras ?

Jean hésita. Allait-il tout dire ? Ses doigts se tordaient. Debout devant la cheminée, il regardait toujours le fusil, attiré vers l'arme par une force étrange de fascination.

L'épicier Rendut, amusé, continuait :

—Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien le savoir.

—Je vous le demande seulement pour une fois... pour une nuit... Je tuerai un faisan... Je sais où il y en a beaucoup qui se branchent... Demain je vous rapporterai le fusil et je vous donnerai le faisan...

—Tiens ! tiens ! fit Rendut... A ton âge !

Jean étendait les mains vers le fusil, prêt à le saisir.

—Ne me refusez pas...

La promesse du faisan avait produit quelque effet sur Rendut. Il n'acceptait pas encore, mais il ne refusait déjà plus.

—Après tout, murmura-t-il, qu'est-ce que je risque ! Le gamin a l'air d'être malin comme un singe... Il va m'apporter un faisan que je vendrai cent sous...

Et en riant :

—C'est convenu... un faisan ?

—Oui.

—Et un beau, hein ?

—Oui ! oui, un vieux coq.

—Bon. Prends le fusil.

—Oh ! merci ! fit Jean, la gorge étranglée par l'émotion.

Rendut décrocha le fusil et le lui donna.

—Donnez-moi un tournevis, dit le petit.

En une minute, il eut démonté l'arme, passé les canons dans son pantalon, après avoir retiré prudemment les capsules, caché la crosse sous sa blouse.

Rendut le regardait, ébahi.

—Qui t'a appris cela ?

—Je l'ai vu faire une fois, chez le charron, un soir qu'il allait à l'affût.

—Eh bien, les bons exemples servent à quelque chose, dit l'épicier en riant.

Le soir venait. Jean sortit, gagna les champs sans traverser le

village et, un quart d'heure après, il entra sous bois, sans avoir fait de mauvaise rencontre.

Il avait marché si vite qu'il fut obligé de s'arrêter pour reprendre haleine. Il s'accroupit dans un buisson, tira les canons de son pantalon, la crosse hors de sa blouse, et comme il avait eu soin de conserver le tournevis, il remonta le fusil.

Sur les cheminées il remit les capsules.

Et quand l'arme fut prête il la posa devant lui et la regarda avec amour.

Rendu en avait eu soin, ayant l'intention de s'en défaire ; les canons luisaient, pas une tache de rouille.

Un fusil ! Jean Cadour avait un fusil ! . . .

Il n'en croyait pas ses yeux, touchait l'arme, maniait les chiens avec prudence, les armant et désarmant avec l'aisance d'un vieux chasseur . . .

Il y avait de la fierté, presque de l'orgueil dans son regard.

Il cacha l'arme soigneusement dans les broussailles très fourrées où il se trouvait, et ayant bien noté l'endroit, afin d'y revenir pendant la nuit, il regagna la hutte du charbonnage.

Il courut à travers bois pour que l'on ne l'accusât point d'être en retard.

Cependant, comme il était très rouge, Cadour lui demanda :

— D'où viens-tu ? Qu'est-ce que tu as fait ?

Comme il hésitait à répondre, embarrassé, la lourde main de Cadour s'abattit sur sa joue et le fit trébucher.

— Voilà pour t'apprendre à rester deux heures absent, quand une autre fois on t'enverra chercher du sucre.

Jean ne pleura pas.

La pensée du fusil qui l'attendait, sur la lisière, retint ses larmes prêtes à couler.

La soirée se passa sans qu'il dit un mot.

La mère Cadour venait de retirer des pommes de terre du feu qu'elle avait allumé en plein air ; la famille s'était assise sur un tronc d'arbre et tous quatre mangeaient silencieusement.

De temps en temps, Cadour se penchait, soulevait une cruche de grès pleine d'eau, buvait et passait la cruche à sa femme : celle-ci l'imitait et donnait l'eau aux enfants.

La nuit était tout à fait tombée, une nuit douce du mois d'août.

Il n'y avait pas de brise. Aucun bruit dans la forêt, si ce n'est de temps en temps le cri d'un faisan qui se branchait sur un chêne.

Mais à chaque fois que ce cri se fait entendre Jean Cadour tressaille et regarde son père.

Il a peur que le charbonnier ne devine son projet sur son visage et il ne mange presque pas.

— Tu es malade, toi ? fait la mère.

— Non.

— Il boude, dit le père. C'est ma gifle !

— Tu le bats tout le temps, cet enfant.

Cadour haussa les épaules et avala une pomme de terre entière. Il fallait bien corriger les gosses, autrement ceux-ci prendraient vite de mauvaises habitudes.

Et il ne connaissait pas d'autre correction que la gifle. On la lui avait apprise à ses dépens quand il était petit.

Les pommes de terre mangées, ce fut fini.

Cadour et sa femme restèrent un quart d'heure assis côte à côte, silencieux, envahis par l'obscurité humide qui les reposait de la rude fatigue de la journée.

Marie s'était endormie sur la terre nue.

Quant à Jean, il avait la fièvre, mais il faisait semblant de dormir.

Le père se leva, s'étira, bâilla.

Il regarda une seconde vaguement les bois sombres dont la noire ceinture se resserrait autour de lui, le retranchant du monde, puis il rentra sous la hutte.

La mère le suivit, portant Marie.

Jean se coucha, comme les autres, sans se déshabiller.

La porte était formée d'une claie de hauts genêts reliés entre eux par des bâtons.

Quand il entendit le ronflement de Cadour, quand il se fut assuré que la mère aussi s'était endormie, il se souleva doucement sur les mains, regardant, écoutant, entr'ouvrit la claie et se glissa par l'ouverture.

Dehors il lui sembla qu'on venait de le rappeler.

Il se rapprocha, écouta.

Rien . . .

Il s'était trompé. Comparée à l'obscurité de l'intérieur de la hutte, la nuit était claire.

Personne ne s'apercevait qu'il était parti.

Il couchait près de Marie, et Marie ne se réveillait jamais.

En un quart d'heure, il eut gagné le fourré.

Il tira son fusil, l'essuya amoureusement en passant sur les canons un coin de sa blouse, car la rosée l'avait mouillé, puis arma les deux coups.

Son cœur battait.

Il avait bien un peu la crainte des gardes, mais il tremblait surtout de joie.

Il avait un fusil chargé, il était seul, la nuit, en pleine forêt giboyeuse ; enfin sa passion était donc satisfaite !

Il avait remarqué, depuis quelques jours, que les compagnies de faisandeaux étaient assez robustes, et elles se branchaient de préférence sur certains arbres laissés dans les coupes faites trois ans auparavant. Puis, il avait écouté les appels des coqs, ce soir même pendant qu'il dinait, près de la hutte.

Il avait de bons yeux, habitués aux bois, et de temps en temps la lune se montrait.

Il ne chercha pas longtemps.

Au bout d'une heure, il vit toute une compagnie juchée sur le même arbre et sur une branche isolée, tranchant sur le clair du ciel, un coq superbe, à collier d'argent.

C'était son affaire. Inutile de chercher davantage.

Cette fois son cœur ne battait plus. Il était blême d'émotion. Tout son sang s'était arrêté dans ses veines.

Il se mit à genoux dans les hautes herbes et, caché par une cépée, il épaula soigneusement.

Le coq dormait, sa longue et superbe queue trainant sous lui ; il n'avait rien entendu et ne manifestait aucune méfiance.

Jean Cadour pressa la détente.

Une violente détonation retentit, troublant jusqu'aux plus lointains échos le calme de cette belle nuit.

Dans l'arbre, il y eut un remue-ménage effaré ; les faisans prenaient leur vol dans toutes les directions.

Mais Cadour avait entendu, sous l'arbre, devant lui, un sourd bruit de chute, pendant que des ailes battaient l'air désespérément.

Il se précipite, se baisse, cherche.

Et dans les herbes il trouve le coq expirant.

Il pousse un cri de triomphe ; ses mains tremblent convulsivement ; son cœur est gonflé ; il voudrait chanter, danser, mais la prudence le retint ; il sait que les bois de Vilvaudran sont sévèrement surveillés, et l'approche de l'ouverture de la chasse rend cette surveillance plus sévère encore depuis quelque temps.

Il écoute . . . Aucun bruit de course, de pas . . . Aucun appel.

Il baisse le dos, se dissimule dans les taillis . . .

Et voilà tout à coup qu'il se sent saisi à l'oreille brutalement, — l'oreille s'en arrache presque, à cette étreinte, — et qu'une voix dure et grognarde, qui lui semble résonner comme la foudre, lui dit :

— Pas possible, gamin . . . tu viens tuer mes faisans ! . . .

Le petit se retourne, effaré.

Il a lâché le faisan, le fusil. Il est tombé à genoux, tellement il a été surpris.

Ses yeux se brouillent et il ne reconnaît pas celui qui lui parle ; mais une plaque éclate en clair dans la nuit sur la poitrine de l'homme.

C'est un garde. C'est le père Vilbret.

Le vieux tient toujours le gamin par l'oreille. De l'autre main, il ramasse le faisan, le fourre dans son carnier, puis il ramasse également le fusil et le jette sur son dos, en bandoulière, près du sien.

— Tu ne te sauveras pas ?

— Oh ! non, oh ! dit Jean, épouvanté.

— Marche devant.

— Où faut-il aller ?

— A la hutte de ton père, parbleu.

— Oh ! monsieur, il me tuera, à force de coups.

— Tu ne l'auras pas volé, chenapan.

Ils marchent pendant un quart d'heure.

Jean Cadour se tait. Il rumine, dans sa cervelle, comment il va se tirer de là !

Se sauver ? Il y pense bien : il compte sur ses jambes de quinze ans pour échapper aux vieilles du garde ; mais à quoi cela lui servirait-il, puisque Vilbret connaît son nom ?

Il aurait vite fait d'aller à la hutte.

Ce n'est ni le garde ni le procès qu'il craint, mais son père.

La colère du charbonnier va être terrible.

Il s'arrête tout tremblant.

— Eh bien, tu es fatigué, galopin ?

— Non, mais je n'ose pas rentrer.

— Tant pis pour toi, tant pis.

Jean Cadour se gratta la tête.

— Allons, dépêchons-nous !

— Monsieur le garde, si vous voulez ne rien dire à mon père, je pourrai peut-être vous apprendre des choses qui vous intéresseront . . . des choses que vous cherchez.

— Qu'est-ce que tu veux dire, même ?

— Je le sais bien, ce que je veux dire, je m'entends.

— Eh bien, moi, je ne te comprends pas . . . Allons, en route, vaurien, tu veux te ficher de moi, j'en suis sûr.

— Oh ! non, je ne le veux pas . . . Je sais des choses . . . on

payerait cher, allez, pour les connaître. . . . Et si l'envie me prenait de parler. . . .

— Explique-toi.

— Non.

— Alors, c'est bon, file devant.

Mais l'autre ne bougeait pas.

— Je ne m'expliquerai que si vous me promettez de ne point parler de moi à mon père. . . .

— Dis-moi du moins à quoi tu veux faire allusion. . . . afin que je sache si tu ne te moques pas de moi. . . .

— Je veux parler de l'assassinat de l'autre nuit.

— L'assassinat de Lafistole ?

— Ah ! on l'appelait Lafistole ? je ne savais pas.

Vilbret était surpris. Qu'allait-on lui apprendre ? Le vaurien ne mentait-il pas ? S'il savait quelque chose sur ce crime, pourquoi s'était-il tu jusqu'à ce jour ?

Le garde, en somme, ne se hasardait pas beaucoup en promettant à Cadour de cacher sa faute à son père.

Si l'enfant lui avait menti, il en serait quitte pour ne pas tenir sa promesse.

— Parle donc !

— Vous me rendrez le fusil ?

— Ah ! non. . . . c'est à toi cette arme ?

— Non. Elle appartient à Rendut.

— J'en fais mon affaire.

— Mais vous ne direz rien ?

— Ça, je le promets. . . .

— Et peut-être bien, comme récompense, — fit le rusé polisson, — vous me laisseriez le faisan que j'ai tué.

— Ne compte pas là-dessus, et estime-toi bien heureux que je ne te conduise pas jusqu'à la gendarmerie. . . . Parle.

— Eh bien, monsieur le garde, la nuit de l'assassinat, je me trouvais justement dans le bois, vers les parages du carrefour de la Croix-Saint-Jacques, dans la clairière.

— A quelle heure ?

— Vers neuf ou dix heures, je pense.

— Et qu'est-ce que tu faisais à pareille heure, pendant que ton père et ta mère dormaient ?

— J'étais en ballade, j'aime ça, les bois, la nuit.

— Graine de voleur !

— Ça m'inspire de la mélancolie !

— Tu braconnais. . . . Tu étais à l'affût. . . .

— Non, pour ça non, je n'étais pas à l'affût, dit le jeune gredin avec un regard en dessous. Je posais des collets. . . .

Vilbret eut un haut-le-corps et sa main s'allongea pour punir vigoureusement cette plaisanterie.

Mais il se retint.

Il désirait savoir ce que Jean Cadour avait à lui dire.

— Continue.

— Il paraît que cela vous intéresse ?

— Peut-être que oui, peut-être que non.

— Donc, je posais des collets près du carrefour quand tout à coup j'entends marcher. Je crois que c'est vous, ou les autres gardes, qui sont tout le temps à fainéantiser dans les bois, comme s'ils n'avaient pas d'ouvrage à la maison.

— Hein ? fit Vilbret avec un haut-le-corps. . . . Tu nous traites de feignants ?

— Dame ! vous ne faites que vous promener.

— C'est bon, c'est bon, tu me payeras cela.

— Je me cache, à plat ventre, dans des bruyères. . . . Les pas se rapprochent. On venait par l'avenue qui tombe sur la grande route. Il y avait plusieurs personnes. . . . l'une qui marchait en faisant beaucoup de bruit et en appuyant fortement le pied comme si elle portait une lourde charge ; l'autre qu'on n'entendait presque pas. . . .

Et de nouveau, regardant Vilbret en dessous :

— Ça vous intéresse, monsieur le garde ?

— Quels étaient ces promeneurs nocturnes ? Des gardes ? des braconniers ? des mendiants ?

— Ah ! je ne vous dirai pas leur nom ni leur âge, vous savez ? Je ne me suis pas amusé à les leur demander.

— Enfin, si c'est là tout ce que tu as vu ?

— Patience : je lève la tête et je tâche d'apercevoir. Justement, ils passaient devant moi, pas très loin, à trois ou quatre mètres. La lune brillait ; le bois était clair ; entre les cépées, je distinguais assez bien. . . .

— Alors ?

— J'ai vu un homme, d'abord. Il marchait le premier. C'était celui-là qui faisait tant de bruit. Et devinez ce qu'il portait, cet homme ? . . .

— Un sac plein de lapins ? dit naïvement le père Vilbret.

— Ouïche ! C'est lui qui avait l'air d'un rude lapin. Il portait un cadavre sur son épaule aussi aisément que je porte le fusil de monsieur Rendut.

— Ah ! fit le garde très ému. Tu as bien vu ?

— Comme je vous vois.

— Tu ne mens pas, coquin ?

— Pourquoi voulez-vous que j'invente de pareilles choses ?

— Ensuite ? Ce n'est pas tout ?

— Si. Ça ne vous suffit pas ?

— Qu'a-t-il fait du cadavre ?

— Je l'ignore. L'avenue rejoint la route à cinquante mètres de l'endroit où je me trouvais. Or, c'est au carrefour qu'on a retrouvé l'homme tué. Donc. . . .

— Bien. L'as-tu reconnu, le porteur ?

— Non. Nous ne sommes pas de ce pays, vous savez.

— En ferais-tu bien le portrait ?

— Grand et solide, les épaules larges. Je ne voudrais pas qu'il me donne une chiquenaude sur l'oreille. Ça pourrait me désorganiser le tympan pendant le reste de ma vie.

— Tu le reconnaitras, au moins ?

— Je crois bien que oui, sans vous l'affirmer.

— Tu m'as dit qu'il y avait deux personnes ?

— Oui.

— L'autre ?

— C'est le plus drôle, ça, monsieur le garde. Vous allez croire que je me fiche de votre moustache blanche. . . . L'autre, c'était une femme. . . .

— Une femme ! fit Vilbret tressaillant.

— Oui, grande et pas mise comme une paysanne. Une femme de la haute, pour sûr. . . . comme qui dirait la femme d'un marchand de bois ou d'un marchand de vins en gros.

Chose bizarre, ce fut avec crainte que Vilbret demanda :

— Et tu as vu, cette fois aussi, le visage de cette femme ?

— Elle avait un voile noir sur la figure. . . .

— Tu ne la reconnaitrais pas ?

— Ça serait plus difficile. Je ne dis ni oui ni non.

Vilbret respira. On eût dit qu'il était soulagé, qu'il avait un poids énorme de moins sur le cœur.

— Et que faisait cette femme ?

— Elle accompagnait l'homme au cadavre.

— Que sont-ils devenus ?

— Ah ! Je n'en sais rien. Je ne les ai pas suivis. Il m'a semblé que l'homme s'en allait par la route. Quant à la femme, elle a repris l'avenue, à travers bois.

— Tu ne sais rien de plus ?

— Non.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit à la justice ?

Le jeune gredin haussa les épaules !

— J'aime pas ça, moi, la justice !

— Mais crois-tu que je vais garder pour moi tes révélations ?

— Non. Je sais bien que vous parlerez, qu'on m'interrogera. J'ai déjà comparu une fois comme témoin dans une bataille. Mais si je vous ai raconté l'histoire, c'est que j'ai voulu éviter un procès-verbal et les coups du père Cadour. Sans cela. . . .

— Tu n'aurais jamais rien dit ?

— Non, pour sûr !. . . . Et vous ne me le ferez pas mon procès ?

— Non.

— C'est juré ?

— C'est promis. Mais que je ne t'y repince pas !

— Oh ! je ferai mon possible pour cela ! dit le gamin en riant.

Et il se sauva à toutes jambes pendant que Vilbret, le regardant disparaître et écoutant sa course dans les branches, murmurait :

— Gibier de prison !

Tout le monde dormait dans la hutte quand Jean entra.

Il se glissa par la porte, rampa sur les mains et les genoux, alla reprendre sa place à côté de Marie et s'endormit, rêvant aussitôt qu'il avait le plus beau fusil de la terre, avec lequel il détruisait, d'un seul coup, sans que cela fit du bruit et attirât les gardes, tous les faisans d'une forêt.

Il dormait et rêvait encore le lendemain matin quand le père Cadour le réveilla d'un coup de pied, sans se douter de son escapade.

Et Vilbret ?

Le vieux garde était rentré chez lui, très perplexe.

Evidemment Jean Cadour n'avait pas menti.

Comment et pourquoi eût-il inventé ces détails ?

Vilbret croyait qu'il avait dit la vérité et, en regagnant la garde-rie, il se disait :

— Oui, le gamin a raison. Je le crois. D'autant plus que M. Valentin et moi nous avons pensé, l'autre jour, que ce cadavre pouvait très bien avoir été apporté au carrefour. Nous ne nous étions donc pas trompés ?

Mais quel était cet homme ? Quelle était surtout, la femme ?

Etaient-ce des gens du pays ? Etaient-ce des étrangers ? Comment les remettre, l'un après l'autre, en présence de Jean Cadour ?

Là était la difficulté.

Mais en attendant qu'il pût la vaincre, son devoir était d'avertir Valentin en lui racontant ce qu'il venait d'apprendre.

Il lui écrivit dès le lendemain, laconiquement :

« J'ai beaucoup de choses à vous raconter. Je ne puis, à cette époque m'absenter de ma garderie. Excusez-moi de vous prier de venir à Vilvaudran. Du reste, votre présence ici est nécessaire. »

Valentin partit aussitôt cette lettre reçue.

Vilbret était bien sûr de le voir arriver. Il l'attendait.

—Que s'est-il passé ? demanda le jeune homme.

Le garde le mit au courant, ne lui cachant rien des révélations faites par le petit Cadour.

En l'écoutant, les yeux de Valentin brillaient.

C'était l'innocence de son père qui éclatait à ses yeux !

Grand, très fort, les épaules larges, ce n'était pas là le signallement du colonel, qui était très maigre, sec, d'apparence chétive, quoique très résistant et très vigoureux.

Ah ! si le pauvre homme n'était pas mort, comme il eût vite été chercher Cadour. Comme il l'eût conduit devant le vieil officier, dans sa prison ! Et il lui eût dit !

—Regarde-le... Regarde-le bien attentivement... C'est lui qu'on accuse d'avoir assassiné Lafistole... Le reconnais-tu ?

Et Jean Cadour, sans hésitation, eût dit,—il croyait l'entendre :

—Non, ce n'est pas celui-là que j'ai vu ! L'autre était plus fort.

Mais, hélas ! cette confrontation qui eût été le salut, car elle eût amené la mise en liberté de Séverac, cette confrontation n'était pas possible. Il fallait songer à autre chose.

Ce qui frappa le plus l'esprit de Valentin, dans le récit du garde, ce fut la présence de la femme faisant cortège à ce cadavre !... Quelle était donc cette femme ?

Ce n'était pas la première fois qu'il pensait qu'une femme avait été mêlée à cette tragédie. On le sait.

Il avait dit à Clotilde :

—Si elle est innocente, si elle est étrangère à ce meurtre, je l'épargnerai, je lui rendrai ses lettres.

Mais voilà que Jean Cadour lui prouvait qu'une femme était intervenue dans le meurtre.

Qui était-elle ? l'auteur des lettres sans doute ?...

Où la trouver ?

Dans son langage pittoresque, Cadour avait dit que c'était une femme de la haute !... C'était, en effet, une femme distinguée qui avait correspondu avec Lafistole !...

—Pour se trouver ainsi, la nuit, dans ces bois, réfléchissait Valentin, il faut qu'elle habite non loin d'ici... à moins qu'elle ne soit venue d'Orléans... exprès... pour être la complice d'un meurtre. Mais elle ne serait pas venue à pied... Si sa voiture l'attendait, dans quelque carrefour, on l'aurait vue, on l'aurait entendue, le cocher eût parlé... C'est donc une femme habitant une des maisons de plaisance bâties sur le Loiret, ou quelque châtelaine des environs. Une châtelaine ? Est-ce vraisemblable ? Est-ce bien là qu'il faut chercher ?... Il n'y a pas beaucoup de châteaux de ce côté d'Orléans et, à part Vilvaudran, ils sont très éloignés.

Il s'arrêta, gêné dans ses réflexions.

Chaque fois qu'il pensait à ce meurtre et que sur un indice il essayait de tirer quelques déductions, il en arrivait malgré lui à retrouver Vilvaudran dans sa pensée.

Il avait beau éloigner ce soupçon, ce n'était même pas un soupçon,—il y revenait forcément.

Certainement, s'il n'avait pas aimé Clotilde comme une mère, Bérengère comme sa future femme, si cette famille d'Hautefort lui avait été étrangère, c'est de ce côté-là qu'il eût dirigé ses recherches au hasard, parce qu'il lui semblait que c'était de ce côté-là que devait venir la vérité.

—Je voudrais voir Jean Cadour et causer avec lui, dit-il à Vilbret.

—Rien de plus facile. Je n'ai qu'à le prévenir. Je lui donnerai rendez-vous. Il profitera d'une course au village pour venir à la garderie.

—Pourrai-je le voir aujourd'hui même ?

—Je l'espère. Sans perdre de temps, je vais courir à la vente. Il doit s'y trouver. Attendez-moi. Il faut une bonne demi-heure pour aller, autant pour revenir.

—Rejoignez-moi au château.

—Alors, dans une heure et demie.

—Bien !

—Si c'est possible, j'amènerai le gamin.

Au château il n'y avait toujours que Mme d'Hautefort et sa fille, mais Daniel et Jean-Joseph avaient annoncé leur arrivée très prochaine.

Maintenant, chaque fois que Clotilde revoyait Valentin, son cœur se serrait douloureusement.

Était-ce le fils aimé de sa fille qui apparaissait devant elle, toujours ignorant du crime de la mère ?

Ou bien était-ce le fils voulant venger son père, sachant enfin ce qui s'était passé, et qui venait pour l'accuser et pour la perdre ?

Voilà ce qu'elle se demandait—avec incertitude—chaque fois que Valentin s'approchait d'elle.

Et lorsqu'elle le remarquait plus triste que d'habitude, plus soucieux, c'était elle la première qui l'interrogeait.

—Pourquoi cette tristesse, mon ami ?

Il répondait, expliquant où il en était de son enquête.

Ce jour-là, quand il rencontra, à sa sortie de la galerie, Clotilde et Bérengère dans le parc, aux abords du jardin, il avait la figure si changée, les yeux si brillants, toute sa physiologie trahissait tant de fièvre, d'exaltation, de bonheur—si le mot bonheur n'est pas trop fort pour exprimer l'état de son âme—que Mme d'Hautefort ne pouvait pas en être vivement frappée.

Il aborda les deux femmes avec un sourire où il y avait un peu de la cruauté de son triomphe.

—Que se passe-t-il ? fit Clotilde... Vous avez quelque chose de nouveau à nous apprendre ?...

—Oui.

Clotilde se sentit devenir froide.

Ses mains restèrent inertes sur l'ouvrage auquel elle travaillait, près de sa fille, sous une charmille sombre et reposante, à l'abri des rayons du soleil.

Elle insista :

—Quelque chose d'heureux pour vous ?

—De très heureux... .

Ce qui arrivait d'heureux pour Valentin ne pouvait être que calamité pour elle.

Il n'attendit pas une nouvelle question. Il avait hâte de lui faire partager ses nouvelles espérances.

Il la mit au courant en quelques mots.

La voyez-vous écoutant ce redoutable récit, la malheureuse femme, vraiment digne de pitié ?

Elle apprenait qu'en cette tragique soirée, alors qu'elle suivait Jourdan, le dévoué, un enfant les avait vus, tous les deux, montant le sinistre calvaire... .

Heureusement, d'instinct,—car elle ne réfléchissait guère ce soir-là,—elle avait enveloppé sa tête d'une sorte de mantille rencontrée sous sa main lorsqu'elle était sortie du château.

Sans cette mantille, elle eût été perdue !

Mais Pierre ? Il ne s'était point caché, lui ! L'enfant avait distingué son visage... Si le petit Cadour se trouvait jamais en face de Jourdan, il reconnaîtrait du premier regard cette figure énergique, aux traits accentués... .

Que ce soit elle qu'il reconnaisse ou que ce soit Pierre Jourdan, elle est bien perdue dans les deux cas !...

**Le danger est imminent.**

Il faut qu'elle sache quels sont les projets de Valentin.

—Qu'allez-vous faire ?

—Tout à l'heure, Vilbret va me dire où je pourrai rencontrer le petit Cadour. Le plus pressé pour moi est de lui faire préciser certains détails de physiologie, de vêtements. Puis j'aviserai au moyen de retrouver cet homme et cette mystérieuse femme !...

—Cela me semble impossible.

—Qui sait ? Qui m'aurait dit, il y a huit jours que j'aurais aujourd'hui la certitude de l'innocence de mon père. J'avais cette certitude morale. Aujourd'hui j'ai presque déjà des preuves. Demain cette innocence ne fera de doute pour personne... .

—Et lorsque vous aurez reconnu cet homme ?

—Mon œuvre sera finie. J'irai trouver M. Daniel d'Hautefort. Je lui dirai ce que j'aurai fait. Lui terminera.

Elle étouffa un soupir profond et regarda Valentin avec des yeux hagards où passait comme une vague folie.

Bérengère se taisait, partageant la joie de son ami et ne pouvant se douter des angoisses de sa mère.

Tout à coup, dans le lointain de l'avenue où ils étaient, ils aperçurent deux hommes, un grand et un petit.

Ils étaient trop loin encore pour qu'on pût les distinguer.

Mais au fur et à mesure qu'ils s'avancèrent, Valentin les reconnut.

—C'est Vilbret ! dit-il avec un cri de joie... C'est Vilbret, et l'enfant ce ne peut être que Jean Cadour lui-même !...

C'était bien eux, en effet.

Quelques minutes encore, et les voici.

Cadour s'est arrêté, sans gêne, devant les deux femmes. Il n'est pas timide. Il les regarde en face.

Et Clotilde, sous ce regard, se sent prise d'une terreur folle.

Heureusement, elle est assise. Autrement elle fût tombée.

Elle n'ose lever les yeux, qu'elle tient obstinément fixés sur son ouvrage.

Elle sent que Jean Cadour l'examine et qu'un doute, peut-être, traverse son esprit.

**BIEN FRAGILE**

Le médecin, même le plus expérimenté, ne saurait, dans certains cas, guérir, tellement elles sont avancées, les affections des organes de la respiration. La plupart du temps la cause en est due à: malade lui-même qui, trop confiant en lui-même, n'a pris aucun soin, aucun médicament. Notre constitution, quelle qu'elle puisse nous paraître, est bien fragile et rien n'est plus délicat que notre appareil respiratoire. C'est donc surtout dans les maux de gorge et de poitrine qu'il est nécessaire de prendre des soins immédiats. Le *Baume Rhumal* est le premier et le plus sûr de tous les remèdes dans ces affections, ne l'oubliez pas. Le *Baume Rhumal* se vend partout 25 cents la bouteille.

**CHOSSES ET AUTRES**

—L'armée américaine est actuellement de 24,600 hommes. Le maximum est fixé à 25,000.

—On dit que la pêche de la morue sur les côtes d'Irlande a complètement manqué cette année.

—La ligne du chemin de fer Saint-Laurent et Adirondack, entre Beauharnois et Caughnawaga, est terminé.

—C'est grâce à l'aboïement des chiens de leur expédition que les explorateurs Nansen et Jackson se sont rencontrés en cherchant le pôle Nord.

—Le pic le plus élevé est celui de Ténériffe, dans l'île de ce nom, l'une des Canaries. On l'aperçoit de 50 lieues en mer.

—Le canal dit "impérial," en Chine, a 2100 milles de long et relie quarante et une villes. Il existe depuis l'an 1350, et l'on y travailla 600 ans.

—La production du beurre en Europe augmente sensiblement. Ce résultat paraît dû à l'adoption du système des crémères américaines.

—L'apôtre des Iroquois, le Père jésuite Jogues, qui tomba mort en prêchant la foi aux Indiens du nouveau monde, sera prochainement béatifié.

—Les unions de travail vont demander au gouvernement, à la prochaine session, qu'une législation spéciale soit passée, régularisant les heures de travail, le salaire des ouvriers, etc.

—M. Joseph Gélinais dit Lacourse, de Saint-Félix de Valois, âgé de 80 ans, droit comme une flèche, a fait les travaux des "semences et des foins" avec l'ardeur et la vigueur d'un jeune homme.

—Le 23 septembre prochain, le règne de Sa Majesté la Reine Victoria sera le plus long qui se soit vu en Angleterre. Il y aura dans tout l'empire de grandes réjouissances.

—La reine Victoria gouverne 367,000,000 de sujets. Jamais un souverain n'a eu sous sa domination autant d'êtres humains. L'empire britannique est tout simplement colossal.

—Il existe actuellement à Berlin, dans la capitale allemande, 9,437 cabarets dont 527 peuvent rester ouverts jusqu'à 3 ou 4 heures du matin, 534 jusqu'à 2 heures, 1,247 jusqu'à une heure et 3,513 jusqu'à minuit. Les autres doivent se fermer à 11 heures du soir.

**GUÉRISON RADICALE**

Toux,  
RHUME,  
GRIPPE,  
BRONCHITE,

COQUELUCHE, cèdent invariablement à l'action instantanée du *Baume Rhumal*,

le remède par excellence contre toutes les affections de la gorge et des poumons. 25 cents le flacon de 16 doses dans toutes les pharmacies.

—Malgré sa longue carrière, la Reine Victoria a très peu voyagé à l'étranger. Elle n'a jamais été en Russie, au Danemark, en Autriche, Suisse, Norvège, Espagne, Suède, ou en Grèce. Elle n'a jamais vu non plus aucune de ses colonies, ni aucune partie de l'Asie, de l'Afrique ou de l'Amérique.

**C'EST PROUVÉ**

La santé pour les malades désespérés atteints de rhumes persistants est obtenue par l'emploi du *Baume Rhumal* dont l'efficacité est prouvée par des milliers de guérisons radicales. 25 centins la bouteille partout.

—La marquise Li, femme de Li Hung Tchang, le plus important personnage de la Chine après l'empereur, a mille domestiques pour se faire servir. Suivant la barbare coutume de ce pays, la marquise Li est restée avec les pieds si petits qu'elle ne peut marcher que quelques pas sans tomber.

—Le savant naturaliste anglais, sir John Lubbock, dans une étude sur l'aragnée, que résume la *Science pour tous*, a fait une comparaison entre la puissance d'absorption de cet insecte et celle de l'homme. Après avoir pesé soigneusement plusieurs de ces insectes, avant et après leur repas, sir J. Lubbock conclut ceci: à poids égal, un homme adulte, pour manger la même quantité qu'une aragnée, devrait absorber 2 bœufs entiers, 13 moutons, une dizaine de porcs et 4 barils de poissons, et tout cela en vingt-quatre heures.

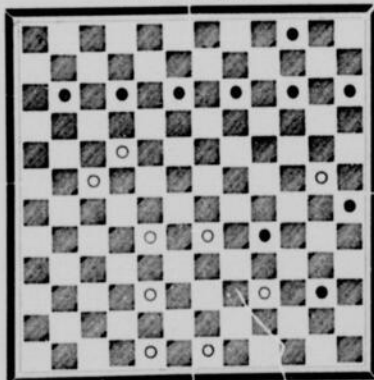
—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 1er Août 1896: Le poème du Rhône, F. Mistral; Un poète Egba, J. Hess; Les Grottes et les abîmes, F. de Villenoisy; Exploration en Annam et au Laos, Mercié; Sept ans de République au Brésil, Oliveira Lima; Isabeau de Bavière, Villiers de l'Isle-Adam.—Pages courtes: Robert de Souza, Chekri Ganem, Mme Andrée Tery, Émile Villard, Louis Latourette.

La Quinzaine: Décentralisation: Les provinces; L'armée, La marine, Colonies, Parlement, Critique littéraire, Critique musicale, Critique dramatique, Sciences, Etranger, Agriculture, Finances, Bibliographie, Sport, Carnet mondain, Mode.

**LE JEU DE DAMES**

PROBLÈME NO 191

Composé par M. Ls Paradis, Montréal  
Noirs—10 pièces



Blancs—9 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 189

Blancs	Noirs
66	65
44	38
56	49
68	61
45	39
38	33
46	39
57	3
3	54 gagnent

**PERTE DE LA VOIX**  
Après une Sévère Bronchite  
GUÉRIE PAR L'USAGE DU  
**Pectoral-Cerise d'Ayer.**  
LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

**Le Pectoral-Cerise d'Ayer**  
Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

**PURETÉ DU TEINT**  
Étendu d'eau le  
**LAIT ANTÉPHELIQUE**  
ou Lait Candès  
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, di-sicc. Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosité, Boutons, Efflorescences, etc. conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.  
11 date de 1849  
CANÈS, Paris B<sup>o</sup> St-Denis, 16

**Un PRÊTRE**  
de ROME a TROUVÉ LE SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES — ÉPUISEMENT etc., avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
Ph<sup>o</sup> MALAYANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER**  
Architectes et Évaluateurs  
162—RUE SAINT-JACQUES—162  
(BLOC BARRON)  
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER  
TÉLÉPHONE No 2113

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

**J. EMILE VANNIER**  
(Ancien élève de l'école Polytechnique)  
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
187, RUE SAINT-JACQUES  
ROYAL BUILDING MONTRÉAL

**Librairie Française**  
G. HUREL  
1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.  
Livres d'occasions, achat et vente.  
Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites.  
Prix spéciaux pour marchands.

.....LISEZ.....  
**"Le Monde"**  
LE GRAND JOURNAL  
LIBÉRAL-CONSERVATEUR  
DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour. . . . .

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

**UN MEDIUM D'ANNONCE**  
HORS LIGNES  
Bureaux : No 75, Rue St-Jacques  
(Entre La Presse et La Patrie)



En vente dans toutes les bonnes pharmacies.  
Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**  
PRÉPARÉ PAR  
**M. CHEVRIER**  
Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris  
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain  
CONTRE :  
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,  
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,  
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.  
EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

**LE SEUL**  
journal illustré des Dames qui publie environ cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro et  
**LA SAISON**  
30, Rue de Lille, Paris  
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, sous enveloppe, qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous



L'Expérience d'un Curé Canadien.

SAINT PAULIN, QUE., CAN., Fév. 10, 1890.

Il me fait plaisir de témoigner de l'excellence du Tonique Nerveux du Père Koenig. Souffrant depuis longtemps de débilité nerveuse due à la dyspepsie, je suis certain, qu'il s'opéra en moi un grand changement depuis que je prends votre remède, mes nerfs sont mieux et ma dyspepsie disparait promptement; des résultats semblables ont été obtenus par beaucoup de mes confrères. Je le considère entièrement efficace et propre à guérir toutes maladies nerveuses et autres qui en dépendent.

J. E. LAFLECHE, Curé.

Le Rév. J. Marceau écrit de Wallagrass, Maine, mars, 1893. Le Tonique Nerveux du Père Koenig a été recommandé par moi et a guéri la danse de Saint Guy et l'Epilepsie.

**GRATIS** Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.  
Laroche & Cie Québec.

## LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an	6 mois	3 mois
ABONNE.	Paris et Seine	50f	26f 14f
MENT.	Départements	56f	29f 15f
	Etranger	62f	32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



## FAUSSES DENTS SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez  
**J. G. A. GENDREAU, Dentiste,**  
20, rue St-Laurent, Montréal.  
Tél. Bell 2818.



**CAN I OBTAIN A PATENT?** For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.**, who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.  
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.  
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

## GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L.tée)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

44278

## DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.**

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

## Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE 1 LACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

**R. WILSON SMITH,**

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.  
Achète des débitures et autres valeurs désirables.

## AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patronns, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

ACADÉMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

La série du **MONDE ILLUSTRÉ** est conservée aux bureaux suivants de la **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**, où les annonces seront acceptées aux plus bas prix :

Paris (France), 5, rue de la Bourse.  
Londres (Ang.), 60, Watling street, E. C.  
Boston (Mass.), Carter Buildings.  
Toronto (Ont.), 26, King street East.

## U. PERREAULT

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.  
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.  
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

## LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?  
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?  
Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?  
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?  
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 15 août 1896

52,038

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTRÉAL

**ST-NICOLAS** journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

## S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN DE MONTRÉAL

## Offres Spéciales

Chemises Négligées pour Hommes

Nous venons d'acheter et nous offrons demain le stock d'un fabricant comprenant 160 douzaines de chemises en baptiste Zéphir de fantaisie, collées et manchettes lavées et repassées en belles raies bleues et crin blancs, fonds blancs avec petites fleurs de couleurs non changeantes ; toutes ces chemises sont bien taillées et bien faites, dans toutes les grandeurs, de 12½ à 17, faites pour être détaillées 55c, prix spécial 39c chacune.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

Robes de Bain pour Hommes

Nous venons de recevoir 500 belles robes de bain ture rayées, pour hommes, en une grande variété de couleurs les plus nouvelles, bonnes, longues et dans toutes les grandeurs, avec bonnet et ceintures pesantes, prix \$3.55 à \$4.60 chacune.

Ceintures pour Hommes

Nous venons de recevoir un autre lot de ceintures en cuir solide pour hommes pour aller en bicyclette, fortement faites, dans toutes les grandeurs ; prix régulier 60c ; réduit à 39 cents chacune.

Cravates pour Hommes

Nous avons environ 350 Cravates qui se lavent, en beau plaid fleuri, à la mode, pour dames et hommes, en grande variété de couleurs, forme Four in Hand ; prix régulier 15c, réduit à 8c seulement chacune.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

Voici des Bons Marchés en fait de

Vêtements pour petits Garçons

Nous offrirons encore, pendant les prochains trois jours la balance des stocks de S.-H. Shorey & Co. et de E. A. Small & Co. Ces stocks comprennent des Habillements de toutes sortes pour l'automne et l'hiver, pour petits garçons. Il y a près de cinq cents habillements en tout en dehors des lignes régulières dans cette offre.

En voici quelques-uns :

150 habillements en tweed de fantaisie en bonnes couleurs à la mode, bien taillés, bien doublés, bien faits et bien finis, pour garçons de 4 à 10 ans.

Prix régulier : 4 ans, \$2.35 ; 5 ans, \$2.40 ; 6 ans, \$2.45 ; 7 ans, \$2.50 ; 8 ans, \$2.60 ; 9 ans, \$2.70 ; 10 ans, \$2.80.

Prix de vente : 4 ans, \$1.60 ; 5 ans, \$1.65 ; 6 ans, \$1.70 ; 7 ans, \$1.75 ; 8 ans, \$1.85 ; 9 ans, \$1.95 ; 10 ans, \$2.05.

150 bouses en flanellette de fantaisie et en batiste imprimée pour petits garçons, elles sont bien faites et bien finies ; prix régulier 35 à 41c ; prix spéciale 17c chacune.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)  
1765 à 1783, Notre-Dame